LA VEYTIZOU N.P.L.
Roger COLIN
le pain partagé

le pain partagé

Voici l'émouvant récit agrémenté de témoignages sur la vie simple et courageuse d'une famille de la Corrèze de la fin du XIX^{e} siècle au milieu du XX^{e}.

***

Cette mémoire partagée, mêlée de souvenirs personnels et d'anecdotes authentiques, est le reflet d'un **terroir** et d'une **histoire** qu'il ne faudrait surtout pas oublier. L'essentiel de cet ouvrage porte sur la Seconde Guerre Mondiale et colle avec une réalité qui a vocation pédagogique.

Nos ancêtres ont affronté des événements tragiques et ont su prendre en mains leur destin.

***

La jeunesse actuelle trouvera ici des sources inépuisables pour espérer !

***

L'auteur :

Né en 1948 dans une famille nombreuse, **Roger COLIN** quitte l'école à quatorze ans. Artisan plâtrier, il reprend ses études et termine sa carrière professionnelle comme technicien supérieur à la ville de Tulle.
Il est un passeur de mémoire afin que les valeurs ancestrales ne tombent pas dans l'oubli.

Photo de couverture : Guy et Danielle COUDERT

I.S.B.N. 2-35192-042-2

9 782351 920428

LA VEYTIZOU N.P.L.
87130 NEUVIC-ENTIER
Téléphone : 05 55 69 71 24

PRIX : 16 €

À nos enfants, nos petits enfants

……et les enfants de ceux-ci !!

Mes Remerciements

À,

Ceux qui m'ont livré leurs témoignages, me permettant de vérifier et préciser les différents faits. La plupart sont cités dans l'ouvrage.

Mon ami Lily VERGNE pour m'avoir confié son « cahier du Maquis » et bien voulu l'intégrer entre ces pages, selon la chronologie des évènements.

Pierre LOUTY directeur des Editions la Veytizou pour l'intérêt qu'il a porté à mon manuscrit. Pour son attachement à l'héritage culturel local et sa rigueur historique.

Catherine CUDICIO qui m'a aidé à donner au texte un style limpide, et m'a prodigué ses conseils éclairés.

Tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon projet, et qui m'ont apporté leur aide, leur confiance et leur soutien. Parmi eux : Bernard DELAUNAY président des amis de la résistance ANACR de la Corrèze, pour ses précisions historiques. Josette et Alain, pour la collecte de photo de famille. Viviane, pour la correction finale.

« Un livre a toujours été pour moi
un ami, un conseiller, un conciliateur
éloquent et calme »

Georges SAND

Introduction

Depuis notre enfance, mes frères et moi, avons été influencés à la fois par la vie de nos parents et grands parents, par l'héritage moral et historique qu'ils nous ont transmis et l'évolution des sciences et des techniques qui ont transformé la société et la vie au quotidien de chacun.

En effet, la fulgurante révolution scientifique et technique a fait passer soudainement le monde rural de l'araire à l'informatique. Au début du vingtième siècle, nos parents ont vécu dans une situation quasiment « moyenâgeuse évoluée » où commençaient à poindre quelques inventions fondamentales, prémices des bouleversements techniques que nous connaissons aujourd'hui. En moins d'un siècle, l'étendue et la rapidité de la modernisation ont été plus importantes qu'au cours du millénaire précédent.

Je n'ai pas connu les labours avec les anciennes charrues héritières des araires. Ces charrues étaient remisées dans les vieux bâtiments ou suspendues contre les murs des fermes, ce qui prouvait qu'elles avaient été récemment encore utilisées. D'ailleurs, elles servaient toujours à butter les pommes de terre. La génération précédente avait appris à l'école qu'un Anglais nommé «Brabant » avait inventé la charrue moderne qui portait donc son nom.

L'araire, puis les vielles charrues ont servi à travailler la terre pendant des millénaires et le « Brabant » qui révolutionnait le monde agricole à son époque s'est trouvé rapidement dépassé en quelques décennies seulement, avec l'arrivée des tracteurs, à tel point que l'on ne trouve même plus son nom dans le dictionnaire aujourd'hui.

Au début du siècle, en effet, il n'y avait dans les campagnes ni électricité, ni téléphone, ni voitures, ni tracteurs, ni eau au robinet etc.…

Ma génération a vu arriver une grande partie de toutes ces modernisations. Comment les générations de ce début de vingt et unième siècle peuvent-elles imaginer quelle était alors la vie des gens ? Aujourd'hui, le matériel le plus moderne se trouve parfois dépassé avant même d'être fabriqué.

Malheureusement, les deux guerres mondiales sont venues marquer pour longtemps la vie des familles dans leur chair, plus encore que dans leurs conditions matérielles.

C'est pour cela qu'il importe que nos esprits soient bien armés, pour éviter que de tels désastres ne se reproduisent. La plupart des « poilus » de la « grande guerre » ont disparu. Ceux qui sont revenus de cet enfer avaient passé quatre années de leur jeunesse dans des conditions qui leur ont laissé à l'âme et au corps de graves blessures.

Après la deuxième guerre mondiale, comme si les Français et les peuples n'avaient pas assez souffert, nos gouvernants se sont lancés dans la guerre en Indochine et en Algérie. De nombreux jeunes appelés périrent, ils n'avaient que vingt ans quand ils partaient sous les drapeaux. Les combattants de 39/45 nous quittent eux aussi peu à peu. Leur histoire devient l'Histoire, je ressens l'urgence de participer à dire leurs témoignages et transmettre leur mémoire.

***

L'être humain sait être inventif et intégrer ses nouvelles connaissances à celles déjà acquises, transmises au fil du temps, de générations en générations, tel un bâtisseur qui construit un édifice en s'appuyant sur des fondations déjà solides. Ainsi préparer l'avenir, c'est d'abord connaître son passé. Si les traces matérielles du passé que sont les bâtiments, les œuvres d'art, les outils perdurent, la mémoire, l'expérience et les savoir-faire disparaissent faute d'avoir été transmis, avec ceux qui les ont conçus et utilisés.

En côtoyant des personnes issues des générations précédentes, en les écoutant me parler de leur vie, j'ai eu la certitude que toutes ces expériences, tout ce savoir individuel disparaîtraient avec eux. L'extinction de l'être en tant que sujet physique et affectif marque les mémoires, mais on oublie souvent d'avoir fait en temps voulu à ses côtés, le plein des richesses des savoirs accumulés tout au long de son existence.

C'est tout cela que j'ai à l'esprit au lendemain du 21 Mars 2002, alors que, comme à l'accoutumée je me rends à mon travail. Je passe devant la stèle de « Pounot »[1] où le nom de ma famille est inscrit parmi d'autres sur la pierre de granit, je me jure alors de contribuer avec mes faibles moyens à transmettre la mémoire, afin que le sacrifice de ceux qui sont tombés pour que nous puissions aujourd'hui vivre libres, serve de leçon.

Certes, en marge des institutions officielles chargées de transmettre le savoir, bon nombre de gens ont travaillé à sauver la mémoire collective et individuelle. Le travail des historiens, les témoignages, les romans historiques, les films, jouent un rôle essentiel à cette transmission, mais ces travaux se heurtent à un révisionnisme latent, insidieux, prêt à surgir ça et là, tel un mal qui guette pour profiter de chaque faiblesse et du moindre relâchement de vigilance.

Ma place ici est celle d'un grain de sable, même si mon rôle se limite à dire ce que j'ai appris de mes ascendants et ne serve qu'à forger l'esprit de mes enfants et petits enfants, il sera malgré tout utile, en attendant qu'une culture de paix, de tolérance, de solidarité, en un mot de fraternité s'impose à l'humanité. Né en 1948, je suis le troisième d'une famille de neuf enfants. C'est l'après-guerre, il faut reconstruire le pays et il y a beaucoup à faire; la vie à la campagne sort à peine du Moyen âge, mais elle va se métamorphoser très rapidement. Ma génération a connu ce « Moyen âge évolué » et la modernité actuelle. Ma vie se situe entre ce poste de T.S.F qui appartenait à ma mère et avait été construit d'une façon artisanale par son frère technicien en électronique, et cet écran d'ordinateur qui me relie en quelques secondes au reste du monde.

Je me sens porteur du témoignage de mes parents et grands-parents, de leur histoire douloureuse au cours des guerres, notamment entre 39 et 45. En écrivant ces textes, j'ai pour ambition d'être un « passeur de mémoire » qui remonte le temps à la recherche de souvenirs, tel le saumon qui remonte la rivière jusqu'à son lieu de naissance, pour que continue la vie.

***

La famille du côté paternel

Du côté de la famille Colin, le grand-père du Bousquet, Etienne était né en 1883, il avait fait la guerre de 14 tout comme son beau-frère Pierre et l'arrière grand-père Antoine Jaubert du Mons, qui étant plus âgé, servit dans la Territoriale pour creuser les tranchées.

L'oncle Pierre parti dans les Ardennes à proximité de la frontière Belge fut porté disparu dès les premières semaines, il fit probablement partie des premières victimes des bombardements. Les jeunes soldats issus du milieu rural étaient vaillants et disciplinés, ils furent envoyés en première ligne et payèrent le prix fort.

---

1 «Pounot» nom du lieu à proximité du petit pont sur la rivière «Montane» qui detemine la limite entre les communes de Tulle et Laguenne.

Pierre Colin qui porte le même nom que son grand père, rapporte le témoignage transmis par son père « Léger » à propos de la mort de son grand-père : *« Mon grand-père avait été rappelé en 14, il avait 29 ans et comme il était plus âgé que la plupart des autres recrues, il fut nommé caporal. Dès les premiers affrontements vers le 20 Août, son régiment se trouvait environ à 20 kilomètres de Sedan entre Carignan et Florenville près de la frontière belge dans les Ardennes. Les troupes allemandes qui ont fait une incursion en France, se dirigent vers le Nord. C'est alors que l'armée française remonte latéralement dans la même direction en vue de les surprendre sur leur flanc gauche. Ils avançaient imprudemment en ligne, il y avait de la brume et des orages. Les ennemis furent avertis de la manœuvre. Les Allemands bifurquent brusquement plein Ouest, prêts à surprendre les troupes françaises. Ils portent sur eux des pelles qu'ils utilisent pour creuser des trous dans lesquels ils se couchent, protégés par l'amoncellement de terre qu'ils déposent devant eux. Puis lorsque les Français arrivent à la sortie d'un bois, ils se trouvent complètement à découvert et tombent sous le feu des mitrailleuses (Maximes à refroidissement par eau). Ce fut une inimaginable hécatombe. Pierre Colin était touché gravement, quelques compagnons le traînèrent à l'orée du bois, le chargèrent sur un charreton, mais la mitraille donnait fort, ils abandonnèrent leur chargement au moment où un obus de forte puissance tomba tout près et ensevelit le charreton. »*

Les états de service du 100e régiment d'infanterie dont une importante exposition a été présentée au public au cours de l'été 2007 au Musée des Armes à Tulle, précise que ces affrontements se sont produits à Izel, bourgade proche de Florenville en Belgique.

Le caporal Colin fut porté disparu jusqu'au jugement du tribunal de Tulle le 21 juin 1920.

« *Le tribunal civil de Tulle réuni au lieu ordinaire de ses séances a rendu le jugement suivant : Vu la requête qui précède de Monsieur le Procureur de la République et les pièces à l'appui. Monsieur Benoid juge en son rapport. Vu les articles quatre-vingt neuf et suivants du code civil et la loi du vint cinq Juin mil neuf cent dix neuf. Attendu que de l'enquête à laquelle il a été procédé, il résulte que la disparition du caporal Colin Pierre du trois centième régiment d'infanterie (*en réalité, il s'agissait du 100e qui fut mobilisé à Tulle en 1914) *a été constatée le vingt quatre Août mil neuf cent quatorze à Florenville (Belgique) Attendu que cette disparition remonte à plus de deux ans . Attendu qu'est en outre écoulé le délai de six mois à courir de la promulgation de la loi qui a fixé la date de cessation des hostilités.*

Par ces motifs : Le tribunal après en avoir délibéré, jugeant publiquement, déclare que le caporal Colin Pierre du trois centième régiment d'infanterie, né à Sainte Fortunade le vingt quatre Mars mil huit, cent quatre vingt cinq, fils de Léger et de Vergne Jeanne, marié, ayant domicile légal à Sainte Fortunade est mort pour la France…».

Pierre Colin avait épousé Suzanne, sa cousine germaine; ils eurent un enfant qu'ils prénommèrent Léger. Suzanne mourut de la grippe espagnole à Toulouse peu de temps après la fin de la guerre.

Léger se retrouva orphelin de père et de mère très tôt, il fut donc reconnu pupille de la nation et recueilli par ses grands-parents maternels, agriculteurs au village du « Bousquet » sur la commune de Sainte Fortunade. Une ferme corrézienne traditionnelle.

Lorsque Léger fut en âge d'aller travailler, tout comme son père, il partit faire son tour de France avec les compagnons menuisiers.

Un de ses oncles, un vieux garçon qui ne parlait pas, ou très peu, se réveilla à l'issue de la sieste et entreprit de faire son baluchon un jour que ses parents étaient aux champs. Mais comme l'armoire était fermée à clé, il la démonta tout simplement pour prendre ses affaires et partit « *sur le trimard* » ; il ne donna jamais plus de ses nouvelles. Cependant, c'est lui que Léger rencontra sur la route de son tour de France dans la région de Bordeaux, il était chef de chantier dans une entreprise de charpente. Il emmena son neveu dans sa chambre d'hôtel, souleva le matelas où il dissimulait une pile de billets de banque. Il lui donna une liasse et ce fut la seule fois que l'on eut des nouvelles de l'aventurier.

Deux autres oncles étaient à Paris. L'un d'entre eux avait créé la compagnie des charpentiers Parisiens; il n'avait pas d'enfant, et fit travailler son neveu Léger lorsque son tour de France fut accompli. Ce dernier était particulièrement habile, il se présenta avec succès au concours de premier ouvrier de France après avoir réalisé pour l'épreuve la copie en réduction d'un château de la Loire.

L'autre oncle était cuisinier et avait travaillé dans les plus grands restaurants de la capitale. Il venait quelquefois en vacances, racontait mon père, et aimait lever les œufs des poules. Pour les consommer selon la fraîcheur, il marquait la date sur chaque œuf, ce qui faisait rire les gens du village, qui le prenaient pour un farfelu.

À l'occasion de l'exposition universelle de Paris en 1937, cet oncle invita mon père qui avait alors seize ans, pendant une semaine. Ils visitèrent l'exposition : le fameux palais de Chaillot construit à cette occasion et l'inévitable tour Eiffel édifiée à l'occasion d'une autre exposition universelle, celle de 1889. Ils prirent le métro qui permettait de se déplacer rapidement d'un bout à l'autre de la capitale.

Souvent mon père disait « un oncle » lorsqu'il ne connaissait pas bien le lien de parenté. Face à ces imprécisions concernant les ancêtres de la famille, j'ai cherché quelques informations.

D'abord nous trouvons Léonard Colin né en 1823 marié à Marie Rebeyrotte née en 1827, Ils eurent deux fils:

Pierre né en 1854, était compagnon charpentier, c'est lui que l'on surnommera « père Barbe ». Il épousa Antoinette Tavé du Bousquet, elle-même née en 1854. Pierre et Antoinette eurent quatre enfants, Maria, née le 1 Novembre 1881, Etienne le 11 Août 1883, Suzanne, née le 29 Décembre 1890 et Louise dont j'ignore la date de naissance.

Léger né en 1857, fut armurier et épousa Jeanne Vergne de la Ganne. Ils eurent quatre enfants, Léonard né le 15 Janvier 1884, Pierre né le 24 Mars 1885, Marie née le 24 Février 1889 et Suzette née le 29 Décembre 1892.

Pierre épousa Suzanne sa cousine le 11 Décembre 1909 à Sainte Fortunade. Il est dit sur l'acte de mariage : étaient présents comme témoins, d'une part Antoine Colin , 49 ans scieur de long à Venarsal et Jean Vergne employé des Chemins de fers, beau frère du marié. D'autre part, Etienne Colin, mouleur sur métaux et frère de la mariée, quant à l'autre témoin, je n'ai pas pris son nom, car c'était une personne extérieure à la famille.

***

1909 Mariage de Pierre et Suzanne Colin
Pierre disparu à la guerre en 1914

À partir de ces éléments, il semble possible de proposer l'identification suivante sur la photo de groupe: à gauche debout, Jean Vergne, Etienne, Louise, puis les mariés avec en arrière-plan entre eux, Antoine (probablement un cousin au deuxième degré) puis Maria, (selon Josette du Bousquet) Et tout à fait à droite, serait-ce le second témoin de la mariée ou l'époux de Maria ?

Assis : devant son mari, nous avons Marie (mariée Vergne) avec sa petite fille, Marie Louise née le 07 Février 1908 ; puis les parents de Pierre et enfin les parents de Suzanne.

Marie Louise née Vergne épousa Roger Pierre Marthe à Charleville. Avec son mari ils venaient souvent à leur maison de la Ganne, je les ai bien connus. Marie Louise mourut le 3 Février 1999 à Lorgues dans le Var. Depuis, sa fille a vendu la maison. Elle fut certainement enterrée dans le Var, son mari avait été enterré à Sainte Fortunade dans le caveau de la famille « de la Ganne » sur lequel

doit encore figurer une plaque en souvenir de Pierre Colin mort à la guerre de 14. Ce caveau est derrière celui de Colin du Bousquet, ils sont en pierre de Volvic, inusables. J'ai eu du mal à retrouver d'autres informations sur les registres d'état civil, même avec du temps, il n'est pas certain de remonter plus loin que la deuxième décennie du 19e siècle, plus ils datent, plus les textes sont écrits en petits caractères peu lisibles. De plus, toutes les communes ne laissent pas le public consulter les archives. Leonard, père de Pierre et de Léger avait peut-être des frères et sœurs, des cousins sûrement ! Certains actes de naissance comportent les mentions marginales concernant les mariages et les décès, mais c'est plutôt rare au début du 19e siècle.

Antoine, Scieur de long à Venarsal, ne figure pas sur le registre des naissances de 1860 de la commune à la date à laquelle il serait né, ni même aux alentours. Sa famille existe toujours, mais le nom a changé. Sa branche comportait comme prénoms, des Antoine, Jean ou Henri.

L'aïeul le plus ancien dont j'ai retrouvé la trace était né en 1750. Lors du mariage de Pierre et Suzanne il manque apparemment le frère de Pierre, Leonard! Était-ce lui qui était monté à Paris et avait crée la compagnie des Charpentiers Parisiens, et avait ensuite pris Léger avec lui ?

La famille Bouisset Jaubert

Au village du Mons habitait la famille Bouisset. Les deux filles épousèrent, l'une Courtaud et l'autre Jaubert. Les deux ménages avait chacun une petite propriété dans le même village. Le ménage Courtaud n'eut pas d'enfants. Les Jaubert, Marie et Antoine eurent une fille Angèle. Celle-ci épousa Etienne Colin du Bousquet dit « Toinet ». Elle mourut à l'âge de trente ans en laissant trois enfants, Pierre-Georges huit ans, Antoine sept ans et Jean-Charles cinq ans et demi. Toinet travaillait à la manufacture comme tourneur sur métaux et par conséquent ne pouvait pas s'occuper des trois enfants. Il fut décidé que Pierre resterait avec son père au village du Bousquet, qu'Antoine irait chez ses grands parents au Mons et Jean chez une sœur de son père « Louise », épouse « Meunier » qui habitait à Tulle et avait une fille « Renée ».

Notre père, Antoine donc, nous racontait qu'à l'époque, le Comte de Sainte Fortunade habitait son château. Il se plaçait à proximité de l'école à l'heure à laquelle les élèves entraient en classe pour le plaisir d'entendre chaque enfant lui dire « bonjour Monsieur le Comte ».

Son grand père, Antoine Jaubert, était un solide gaillard plutôt grand. Marchand à ses heures, il fréquentait les foires où il achetait et revendait des bestiaux.

Les gens qui revenaient de foire et avaient vendu une bête, portaient l'argent sur eux, les chèques n'existaient pas alors.

Le père Jaubert était un dur au travail et ne craignait rien. Quand il lui arrivait d'acheter des bêtes un peu vives que l'on disait plus ou moins méchantes, il les calmait en les faisant travailler aux labours. Mon père se rappelle que son grand-père qui arrivait de foire au petit matin avec deux vaches au joug dont une particulièrement difficile à maîtriser, était venu le réveiller pour lui demander de l'aider à atteler le « brabant » et aller au champ labourer, immédiatement sans prendre le temps de se reposer. À midi la bête était « donde » (c'est-à-dire dressée, calmée). Un jour il avait acheté au Comte un jeune taureau nerveux qu'il avait eu du mal à ramener. Son gendre Toinet l'aidait, mais n'avait pas confiance et lui disait qu'il faisait n'importe quoi, le père Jaubert n'avait pas peur pour si peu.

Une fois qu'il rentrait à tombée de nuit, par les chemins à travers bois, il aperçut de loin quelqu'un qui semblait se cacher derrière des arbres. Aussitôt il se mit à ramasser des cailloux et en emplit son mouchoir (les mouchoirs de l'époque étaient grands) qu'il noua. Lorsqu'il arriva à proximité du danger, un individu bondit devant lui avec l'intention de le dépouiller, mais notre marchand lui asséna un coup avec son arme de fortune ce qui mit l'agresseur hors d'état de nuire. Cependant quelques temps plus tard, au retour d'une foire, le père Jaubert fut retrouvé gisant au bord d'un

chemin, il avait reçu un coup de couteau, il n'était pas mort et resta près de trois mois alité avant de succomber à sa blessure.

Antoine Jaubert et son épouse née Bouisset Du Mons

Notre Enfance

Dans les années cinquante, le transport scolaire, les cantines, la garderie, les routes communales goudronnées n'existaient pas. L'école de Sainte Fortunade comme celle du Noual, se trouvait à trois kilomètres du hameau où habitaient mes parents, au Nord Est de la commune, entre Laguenne et Sainte Fortunade. Nous n'étions pas les seuls à être si éloignés du bourg. La route caillouteuse semble longue quand on a six ans, surtout le matin car il faut être à l'heure. Le midi comme il n'y avait pas de cantine, les élèves qui ne pouvaient pas rentrer déjeuner chez eux étaient conduits au restaurant, chez la « Nini » Chastang qui leur servait une bonne soupe de pain et de légumes. Ensuite, on s'asseyait ici ou là, toujours à l'extérieur de l'école, pour manger ce que nos parents nous avaient donné.

Les voitures étaient rares. Le village s'étalait sur une centaine de mètres en retrait de la route communale principale, aussi quand nous entendions le bruit d'un véhicule à moteur, nous courrions vite à la route pour voir qui passait, en évitant si possible que le chien de berger « Loulou » nous suive parce qu'il le poursuivrait en aboyant. Nous étions à la fois coupés du monde, et protégés de ses excès.

Pour avoir de l'eau, il fallait la pomper au puits. Un jour, elle a commencé à manquer. Notre père devait examiner la situation. Il installe donc une échelle avec laquelle il descend à une profondeur de sept mètres environ. Quand il remonte enfin, il a compris que le puits ne donnera bientôt plus. Il faut d'urgence trouver une autre source. Après moult péripéties et un peu de chance, une source est découverte puis captée dans le champ de la « Pomarède » à une dizaine de mètres de la route. Je me souviens que le voisin, le père Ceaux de «Lagrillierre » alors qu'il creusait à l'endroit qui laissait percevoir une humidité permanente, avait donné un coup de pioche faisant jaillir un filet d'eau entre des cailloux et des traces de terre glaise blanche à une profondeur de deux mètres. Il ne restait plus qu'à effectuer le captage et creuser à la pioche une tranchée de 180 mètres de long. Comme il était d'usage de s'entraider, les voisins étaient venus donner un coup de main. Au bout de deux jours, l'adduction fut réalisée et l'eau claire se mit à couler devant la porte. Le réseau de distribution de la commune n'arriva que bien plus tard.

Mis à part un sac de billes qu'on nous avait offert à un Noël, nous fabriquions nos jouets. Les châtaignes étaient des moutons, les glands des cochons et les vaches étaient constitués d'un petit morceau de bois bien coupé avec une fente dans laquelle on plaçait un bout d'allumette en guise de cornes. Grimper aux arbres était un de nos jeux préférés. Près de la maison, dans le « couder » il y avait un poirier sur lequel nous aimions nous percher. Mais, le plus souvent, nous suivions les parents aux champs où nous devions surveiller les vaches au pré.

Les moyens de communication n'étaient pas développés comme aujourd'hui. La commune avait fait installer quelques postes de téléphones publics, environ une vingtaine pour l'ensemble de son territoire. Il y en avait un chez nous, à l'usage des gens des hameaux alentours. C'était le poste « 17 à Sainte Fortunade ». J'ai tellement entendu ce chiffre qu'il est devenu un numéro fétiche qui me rappelle toute ma jeunesse.

Pour faucher le blé, on se servait d'une faucheuse tirée par les vaches, on en faisait des gerbes qu'on empilait ensuite dans la grange. Une batteuse traînée par un tracteur circulait de ferme en ferme pour effectuer les battages.

Un voisin faisait un peu de seigle, qu'il fallait battre à la main avec quatre personnes aux fléaux pour en extraire le grain. C'était une tâche très rude pour une récolte plutôt maigre.

Pour faire les foins il fallait faucher l'herbe toujours avec les vaches. Ensuite écarter le fourrage

pour qu'il sèche. Ce travail se faisait en général en plein après-midi au moment où le soleil est le plus chaud, puis le soir si le foin était sec, il restait à le rassembler et le ramasser en le chargeant sur la charrette avec des fourches à main.

Le déchargement se faisait de la même façon si ce n'est que, lorsque le fenil était un peu haut, ce n'était pas facile d'y monter le fourrage. Ce travail était peu productif. C'est en 1958 que mon père, comme la plupart des voisins, acheta un tracteur qui remplaça les vaches pour les travaux.

J'avais environ huit ans lorsque j'ai su traire les vaches, mon frère Jean qui avait un an de plus l'avait appris avant moi, et j'avais du mal à serrer les tétines car mes doigts manquaient de force. Nous aimions boire ce lait, encore tiède, et avions l'habitude d'en recueillir juste un peu dans une casserole.

Les agriculteurs cueillaient les pommes et ramassaient les noix pour les vendre, ils se plaignaient que les prix baissaient d'année en année, mais ne cessaient pour autant de planter et greffer de nouvelles variétés. Je me souviens que l'oncle Pierre du Bousquet que l'on appelait « Pierrot » était venu chez mes parents greffer des noyers et expérimenter par la même occasion une nouvelle technique.

En bas du village il y avait un ruisseau où nous allions patauger. Quelques fois, des pêcheurs y trempaient leurs lignes dans l'espoir d'y accrocher quelque truite qui logeait dans les « gours » et sous les rochers.

À l'école, nous faisions partie des rares élèves qui n'allaient pas au catéchisme. Le curé de Sainte Fortunade et mes parents avaient l'occasion de se rencontrer dans le bourg, mais le père Tessandier vint chez eux une ou deux fois pour leur parler du catéchisme. Mes parents n'étaient pas croyants et n'avaient pas l'intention de nous envoyer à l'église. Malgré tout, pour garder de bonnes relations avec le curé, ils n'avaient pas opposé un « non » catégorique et brutal à sa demande. Ils lui avaient simplement expliqué que, pour eux ces bondieuseries n'étaient plus de notre époque et qu'il valait mieux que nous apprenions nos leçons. Celles de l'école bien entendu! Notre bon curé s'était dit que la partie n'était pas perdue, qu'il suffisait d'insister quand un jour notre mère lui dit *« vous ne croyez pas vous-même et vous voudriez faire croire aux autres ? »*

Un jour à l'école, mon frère Jean qui suivait souvent le père ici ou là était toujours au courant de tout, me dit : *« Papa a dit au curé que nous irions au catéchisme si nous le voulions nous mêmes, qu'il ne nous empêchait pas »*.

Cela me surprit et me contraria un peu parce qu'à huit ans je pensais que c'était aux parents de savoir ce qui était bon pour nous. Ma culture idéologique était déjà en partie orientée, les parents en étaient les garants et ne devaient pas nous laisser exposés aux influences extérieures. À cet instant, je pensais que les gens d'église ne désarmaient pas et que notre père avait seulement voulu faire preuve de courtoisie. Jean me propose d'aller au « caté » « *pour voir ce qu'ils disent* ». Je pense que nous n'avons rien à y faire, mais je ne suis pas seul, il me suffit de suivre mon frère, et cette démarche attise ma curiosité.

Après le repas de midi, nous allons à l'église où les autres garçons attendent, à cette époque en effet, les filles et les garçons sont séparés à l'école. La dame qui doit faire le catéchisme arrive et nous la suivons à la sacristie. Nous prenons place sur les bancs en face d'elle. Je me souviens que j'étais devant à droite en bout de banc avec mon frère à ma gauche.

La dame se met à expliquer que *« Dieu est partout »*. Nous ne sommes assis que depuis quelques minutes. À ce moment, Jean se tourne vers moi et me demande « *Tu as vu quelque chose toi ? Moi j'ai bien assez regardé je n'ai jamais rien vu !!! Aller viens on s'en va !»* En joignant le geste à la parole il se lève et part vers la sortie. Je le suis, outré de son insolence, en me disant qu'on ne m'y reprendrait pas. Pour ma part, je serais resté sans mot dire pour ne pas me faire remarquer. Je me suis demandé si Jean l'avait fait exprès, par provocation. Un autre jour, il me propose d'aller à la chapelle des métayers où ceux du « caté » se rendent. Là encore nous partons avant la fin, à ma

grande satisfaction cette fois-ci.

Donc, nous n'avons pas rejeté l'église, nous avons vraiment essayé !!!

***

Lagarde Enval

J'ai neuf ans quand mes parents décident de m'envoyer à l'école de Lagarde Enval. Les parents de ma mère y ont une ferme, ce sera mon foyer à partir de la rentrée des classes. Nous sommes nombreux dans ma famille, c'est pourquoi mes grands parents maternels accueillent l'un d'entre nous pendant quelques années. (Ce fut aussi le cas de Michèle ma soeur aînée, de mon frère Jean et encore d'Hélène une des plus jeunes)

La ferme de Pépé Baptiste se trouve au lieu dit « La Signalade », non loin d'autres maisons regroupées autour d'une placette que l'on dénomme : « la planche »; elle est le prolongement du bourg de Lagarde Enval, mais lui tourne le dos comme pour regarder les bois et les pâturages. Pour moi, cet endroit est une sorte de paradis, à mi-chemin entre ville et campagne, avec les avantages des deux et sans leurs inconvénients, j'ai bien de la chance…

Comme dans toutes les fermes d'alors, la plus grande pièce de la maison, c'est la cuisine. Tout s'organise autour du « cantou » au creux duquel rougeoient les braises de l'âtre toujours actif, il y a la crémaillère, le chaudron, les imposants chenets, et le coffre au fond duquel Mémé range les vieux journaux qui servent à allumer le feu. Les matins d'hiver, un grand feu m'accueille, le café chauffe dans un récipient accroché à la crémaillère. Certains jours, ma grand-mère fait des galettes de sarrasin qui remplacent délicieusement le pain, c'est un régal.

Il y a aussi la « bassière », cette pierre plate creusée qui évacue l'eau de vaisselle à l'extérieur et au-dessus une sorte de buffet pour la ranger. L'eau courante au robinet n'existait pas, nous allions à la pompe qui se trouvait contre la maison à l'extérieur pour « tirer » l'eau du puits.

La longue table avec son vaste tiroir où l'on range la tourte de pain et la « caillade », deux bancs composent le mobilier de la cuisine.

Pour le repas Pépé Baptiste s'assoit tout au bout du banc proche de la fenêtre, Mémé à l'autre bout, moi au milieu entre les deux. En face mon oncle Jean, second fils de mes grands parents et son épouse Marguerite, prennent place sur l'autre banc.

Le père Baptiste, c'est ainsi qu'on appelle mon grand-père dans le village, fabrique chaque année une bonne quantité de cidre pour les besoins de la famille. À table, Pépé coupe son cidre d'un peu de vin. Il m'y fait goûter mais je trouve le breuvage amer, âpre, j'ai du mal à l'avaler, pourtant, ça coupe parfaitement la soif.

Les repas sont des moments que j'apprécie particulièrement, je me sens en sécurité auprès de Pépé Baptiste, c'est un homme qui en impose, non par la stature mais par la bonté de son regard, la sûreté de ses gestes, son sourire. Mémé lui voue une adoration sans faille, elle l'admire et le protège comme elle me protège. Elle le regarde et l'écoute, elle approuve et hoche la tête, elle sait.

Pépé avait été mobilisé un mois environ avant la déclaration de la guerre de 1914 à Mourmelon dans la Cavalerie. Il avait fait la bataille de la Somme et la campagne d'Italie, parfois des images surgissent, il parle un peu, mais le plus souvent, reprend contrôle et coupe court: *« C'est pas la peine de raconter, parce que personne peut s'imaginer »*.

Fils de fermier, Pépé a toujours travaillé la terre. À l'age de huit ans, il conduisait les bœufs pour labourer, il connaissait les bêtes et par conséquent aimait aussi beaucoup s'occuper des chevaux

pendant la guerre, c'étaient de bons compagnons. Il parle quelques fois des écuries et des étables de la Somme, pour s'étonner que leur sol soit fait de briques. Ce n'était évidemment pas le cas chez nous ; le sol de nos étables et écuries était le plus souvent en terre battue, ou constitué de pierres « pisées », c'est-à-dire dressées debout les unes contre les autres, ou encore pavé de pierres plates.

« Quand on était proche du front avec les chevaux, il nous arrivait de les attacher le temps de faire chauffer la pitance. Si le canon tonnait, les chevaux étaient effrayés. Comme un jour où les obus tombaient tout près de nous, la terre était projetée en l'air et retombait dans les lentilles, les chevaux étaient terrifiés, ils s'affolaient, cherchaient à se détacher pour se sauver, il fallait vite les attraper pour les calmer et les empêcher de s'enfuir ». En écoutant Pépé, je pense que les animaux ont le bon sens de vouloir s'enfuir loin de la folie des hommes.

Dans ses récits, il s'en tient aux chevaux, aux fermes de la région et aux rares passages dans les estaminets lorsque par chance lors d'une relève, il se trouve à l'arrière. Il tait tout le reste, tous ces souvenirs impossibles à dire mais tellement présents en lui, il répète *« il faut y avoir passé pour comprendre ».*

De la campagne d'Italie, il rapporte surtout des souvenirs des paysans qu'il a rencontrés. Les paysans italiens sont très pauvres, ils mangent une sorte de bouillie faite avec de la farine de maïs, la « polenta ». Dans une langue très proche de l'Occitan, ces Italiens disent de l'armée Française:

« O*fficir Francouse mingea di bous bifteck, paurés soldats del Front mingea chastagnas secs ».*
(L'officier Français mange de bons biftecks ; les pauvres soldats du front mangent les châtaignes sèches).

Pépé ne parle jamais directement des faits de guerre, je le comprends très vite.

***

Baptiste Rébuffie et Marie Félicité née Borie

Des années plus tard en vacances dans la région de Bapaume, ville située dans le Pas de Calais à la limite du département de la Somme entre Amiens et Cambrai, j'ai vu les fermes telles que mon grand-père les avaient décrites. Cheminant sur les sentiers, à travers cette immensité de champs légèrement vallonnés, je découvre stupéfait des amoncellements d'obus de tous les calibres ; année après année, ils ressortent progressivement, après chaque labour et représentent un danger lors des travaux des champs. Ils restent là, en attendant que les artificiers viennent les récupérer. Gare aux enfants qui viendraient à jouer avec! Plus que tout autre témoignage de cette période terrible, les cimetières déploient sur le gazon d'un vert uniforme d'immenses lignes de croix toutes blanches. Ces cimetières se trouvent à proximité des lieux même des combats. Cette terre est un peu la mienne, nourrie de la sueur et du sang de ces jeunes hommes, venus de toute la France, des villes et des campagnes, arrachés à leurs familles, leur ferme, leur atelier pour servir de chair à canon.

Depuis ce village, j'aperçois au loin les clochers d'autres villages, aucune construction sauvage ni aucune forêt ne gène la vue. Il est vrai que les affrontements ont eu lieu sur des terrains dégagés, mais, je me demande comment les habitants des zones de front ont survécu avec leurs maisons aussi proches des combats; sans doute étaient-ils très solidaires. Il arrivait parfois qu'un artilleur français se trompe de direction et bombarde son propre village. Les braves gens qui me confient ce souvenir en sourient, parce qu'heureusement il n'y eut pas de pertes humaines.

Ces gens ont-il fui à l'arrivée des troupes allemandes ? Sont-ils revenus quand le front s'est stabilisé en amont de leurs villages?

***

La grand-mère Marie

La grand-mère Marie était une assez grande femme, toujours vêtue de la même façon avec son « davantar » tablier qui la protégeait pour faire la cuisine tout comme il lui servait pour ramener les légumes du jardin, et porter leurs épluchures à ses oies. Les grands-mères n'allaient pas chez le coiffeur; elles portaient les cheveux longs, toujours tressés, et rassemblés en chignon attaché avec des épingles, et dès qu'elles sortaient, elles mettaient un chapeau, de paille l'été et de feutre l'hiver par mauvais temps.

Grand-mère Marie, comme le grand-père et les gens de cette génération, portait des sabots. Les plus jeunes à cette époque étaient habitués aux chaussures ou aux bottines, mais les anciens, fidèles à la tradition, continuaient à utiliser les sabots de bois. Pour descendre au bourg faire les commissions les femmes mettaient des galoches plus légères et plus seyantes. Je me rappelle qu'un jour le grand père avait acheté une nouvelle paire de sabots, les siens commençaient à être fatigués. Il me fit voir les neufs en me disant « *tu vois ceux-là ne dureront pas autant que les autres, ils sont en bois blanc, les autres étaient en noyer, rien de tel. Il faut qu'ils soient légers et solides, qu'ils ne se fendent pas. Si c'est du bouleau, il faut les fabriquer avec la partie proche de la souche, sinon ça ne vaut rien »* Jean mettait une bride en cuir et des clous dessous aux sabots des hommes destinés à aller à l'étable ou aux champs, et des semelles caoutchouc pour les galoches et les sabots des femmes. Le grand-père mettait de la paille dans ses sabots. Quand il entrait dans la cuisine pour chercher quelque chose et ressortir de suite, il ne jugeait pas utile de poser les sabots ferrés pour marcher sur le plancher, la grand-mère le rappelait à l'ordre « *Pode pas pousa tous chous que fa dei bru ?* » (Tu ne peux pas poser tes sabots que tu fais du bruit ?) _ « ouei, ouei mé m'y vauo ! » (Oui, oui mais je m'en vais !) Il ne contredisait jamais sa femme mais faisait ce qu'il voulait. La mémé me disait « *le père Baptiste, il dit qu'il est sourd, mais il entend quand il veut »*

Elle veillait tout particulièrement à que je fasse bien mes devoirs, pour elle c'était la principale chose que l'on me demandait. Aller aider le grand père ou faire du vélo, c'était après avoir fait les devoirs. Je les faisais toujours, mais en rentrant de l'école aux beaux jours, j'avais d'abord envie de me défouler. Pour elle, l'instruction représentait quelque chose d'absolument sacré. « *Vous les jeunes, vous ne vous imaginez pas la chance que vous avez de pouvoir aller à l'école, de pouvoir vous instruire, parce qu'on peut s'instruire tout au long de la vie, de différentes manières bien sûr mais surtout dans les livres. Nous y sommes allés, nous à l'école mais pas autant qu'il aurait fallu et puis les choses n'étaient pas comme aujourd'hui. À l'époque pourvu que l'on ait su lire et écrire c'était tout ce qui comptait, il fallait vite gagner sa croûte dès que l'on pouvait »*

***

Le pain partagé

Parmi les lectures de grand-mère, celle d'Antoine de Saint-Exupéry l'avait marquée, elle m'en parlait et me demandait de lui promettre de le lire un jour. Pour moi St Ex était un explorateur ni plus ni moins, qui méritait que l'on s'y intéresse certes, mais parmi d'autres personnages. Je rencontrais Saint-Exupéry plus tard, à l'occasion d'un devoir sur l'un de ses textes. Le thème de « la diversité créatrice » me fit alors découvrir les talents d'écrivain de l'explorateur, ses pensées philosophiques à la fois simples, profondes et d'un réel humanisme. Alors que j'étais imprégné des idées de Marx et Engels je n'y trouvais pas de contradictions mais, bien au contraire, un complément indispensable! Certes dans une existence, bien des auteurs nous marquent, nous aident à réfléchir, soutiennent nos interrogations sur nous-mêmes et sur le monde. Leurs livres sont de véritables nourritures intellectuelles, que serions-nous sans eux ? Bien qu'il fût croyant, je me suis senti très proche de St Ex.

J'ai lu les histoires d'aventures*, « Courrier sud », « Vol de nuit »*, « *Terre des hommes », « Pilote de guerre »*. C'est dans un passage de sa *lettre à un otage,* écrite pendant la seconde guerre mondiale, que je trouve plus qu'ailleurs le véritable sens du message que voulait me transmettre mon aïeule.

« Respect de l'homme !... Là est la pierre de touche ! Quand le nazi[2] *respecte exclusivement qui lui ressemble, il ne respecte rien que lui-même. Il refuse les contradictions créatrices, ruine tout espoir d'ascensions, et fonde en place d'un homme le robot d'une termitière. L'ordre pour l'ordre châtre l'homme de son pouvoir essentiel, qui est de transformer le monde et soi-même. La vie crée l'ordre mais l'ordre ne crée pas la vie.*

Il nous semble à nous, bien au contraire, que notre ascension n'est pas achevée, que la vérité de demain se nourrit de l'erreur d'hier, et que les contradictions à surmonter sont le terreau même de notre croissance. Nous reconnaissons comme nôtre ceux-là mêmes qui diffèrent de nous. Mais qu'elle étrange parenté ! Nous sommes l'un pour l'autre des pèlerins qui, le long des chemins divers, peinons vers le même rendez vous ».

Ainsi, *la diversité créatrice* était le sens du message. La différence au lieu d'être source de conflit peut être un extraordinaire enrichissement mutuel. Cela n'interdit pas d'avoir des convictions, de croire en ses idées et de les confronter d'une façon pacifique, pour apporter sa pierre à l'édifice. La parcelle de vérité que chacun détient est un élément de la pensée universelle. « La saveur du pain partagé n'a point d'égale » écrivait Saint-Exupéry.

***

2 Il s'agissait à cette époque des nazis, mais on pourrait tout aussi bien remplacer ce mot par ceux qui aujourd'hui désignent toutes les formes d'intolérance.

La Jeanneton

L'arrière grand-mère, dite la « Jeanneton » était née Machat et originaire de Courbiat d'Espagnac. C'était une femme de caractère, je l'ai connue alors qu'elle avait plus de 80 ans, elle était née aux alentours de 1870. Elle n'avait pas fréquenté dans son jeune âge l'école de la République et ne savait donc ni lire ni écrire ce qui ne l'empêchait pas de me faire réciter les leçons. Elle commençait par poser son bâton à côté d'elle, puis elle m'écoutait. Si je m'arrêtais pour réfléchir, elle le levait alors je reprenais. Quand c'était fini j'avais intérêt à le lui dire avant qu'elle lève le bâton qui n'aurait pas manqué de retomber… Qui sait?

Mais je jugeais plus prudent de ne pas chercher à savoir si elle faisait juste semblant, de toute façon, craindre la punition faisait partie de la règle du jeu.

La Jeanneton passait ses journées, à garder les moutons de l'oncle Jean tout en tricotant sa laine avec laquelle elle faisait des chaussettes pour les uns et les autres. « *Vendra petiot éssalha las chaussitas* » (Tu viendras, petit, essayer les chaussettes !). Généralement, elle ne parlait qu'en patois. Les chaussettes étaient déjà à moitié faites, mais il fallait les essayer pour la longueur.

Notre arrière grand-mère était couturière de son métier. C'est notre mère qui explique « *La mère Jeanneton, quand elle prenait les dimensions pour faire un vêtement, elle n'avait pas besoin d'y revenir, ni même de faire de retouches ou rarement, et c'était fait, ça ne baillait pas de partout »*

Avec sa compatriote « L'Amélie » qui elle aussi avait un troupeau ; elles se partageaient le territoire de bois et pacages des alentours. Chaque jour elle partait avec une cinquantaine de moutons, et la chienne qu'on appelait «La Lionne»! Elle cheminait à petits pas à travers la campagne. En appelant sa chienne « *Lionne té, pacha darrié !*» Quelque fois, on la voyait égrener son chapelet, car elle était très croyante. Lorsqu'elle était dehors, elle portait toujours des mitaines et un chapeau. À la voir dans les champs avec ses moutons, son chien, sa tenue et sa quenouille, on l'aurait cru sortie d'un conte de fées.

Dans ses toutes dernières années, elle ne filait plus la laine comme auparavant lorsqu'elle utilisait sa quenouille en gardant son troupeau. La laine provenant de la tonte des moutons au printemps, était nettoyée cardée, filée et tricotée en « tricots » ou en chaussettes.

Elle prenait du tabac à « priser », un tabac spécial qu'elle mettait sur le creux de la main et aspirait en reniflant, ce genre d'habitude a disparu de nos jours où ceux qui reniflent n'en sont plus au tabac.

Elle habitait un petit logement attenant au reste de la maison. Une porte de communication séparait son appartement de la cuisine où officiait la grand-mère Marie, (Marie Félicité) sa fille. Mais cette porte ne s'ouvrait jamais, la mère et la fille ne se parlaient pas, si ce n'est parfois à travers la porte, pour la nourriture. La mère Marie demandait à la « mémé » Jeanneton si elle voulait de la soupe, ou ceci, ou cela, lorsque ce n'était pas l'oncle Jean ou la tante Marguerite qui se chargeaient habituellement de ces questions d'intendance, c'était moi qui apportais la nourriture « de l'autre côté » parce qu'il n'était pas question que l'une des grands mères mette les pieds chez l'autre. Je n'ai jamais pu savoir quels différends les opposaient. Notre mère concluait : « *va t'en savoir, elles ne le savent même pas, elles sont aussi originales l'une que l'autre ! »*

La grand-mère Jeanneton avait eu quatre enfants, lorsque le dernier, arrivé un peu décalé d'avec les autres était né, leur père âgé de quarante huit ans, venait tout juste de décéder. C'était en 1908. Elle les éleva donc seule. Marie Félicité, ma grand-mère née en 1896 et Baptiste qui partit habiter à Beynat, né en 1899, étaient les deux aînés, venaient ensuite Henri puis Léon le plus jeune. Sa sœur s'était donc occupée de lui. Elle parlait volontiers de son frère Baptiste et toujours en termes éloquents « *C'était un bel homme quand il était jeune et costaud, n'importe qui ne l'aurait pas attrapé par la cravate* ». Elle évoquait aussi Henri qui était gardien de prison à Riom, mais sa préférence allait à Léon.

Les neveux de Léon étaient déjà grands, quand il venait les dimanches à la Signalade avant son mariage. C'est l'un d'eux, Jean Rébuffie qui m'en parle: *« Quand Léon était apprenti pâtissier à Egletons, le dimanche, il venait et faisait des gâteaux dans la cuisinière pour s'assurer qu'il détenait bien telle ou telle recette. Pour certaines, le patron les avait copiées sur un carnet qu'il cachait. À force de guetter, Léon avait découvert le « calepin » et l'avait recopié. Je me rappelle qu'un jour il avait fait des marrons glacés, ils étaient réussis, il était content et s'était écrié «Qu'a y, teine aquela recetta » (ça y est je tiens cette recette) »*

À l'époque où j'étais moi-même à Lagarde, celui-ci venait à la Signalade, il apportait souvent quelques gâteaux, et toujours à sa mère, la même « Polka » et lui disait : «t'aî appourta, una Polika ! » (Je t'ai apporté une Polka) Il fallait bien appuyer sur les syllabes car elle était sourde.

La grand-mère Jeanneton avait un neveu agriculteur au lieu dit Lavaur sur la commune d'Espagnac. Avec son épouse, il n'avait pas d'enfant. Le chemin qui conduisait chez eux traversait la voie du chemin de fer. C'était au départ de Tulle la même ligne que le petit train qui allait à Argentat ; mais il y avait une bifurcation et Lavaur se trouvait sur le circuit qui, passant par Espagnac conduisait à Lapleau.

Dans les années soixante, cette liaison a pris fin pour le transport des voyageurs puis pour la totalité du trafic une dizaine d'années plus tard. Le petit train passait donc à cent cinquante mètres environ au-dessus de la ferme de nos cousins « Machat ». Le chauffeur du « tacot » s'arrêtait au petit passage à niveau pour prendre les fromages de lait de vache « les caillades » ou les bidons de lait que la cousine lui préparait. Parfois le chauffeur s'arrêtait pour qu'elle puisse monter et aller à Tulle faire son marché. Le tacot ne s'arrêtait pas qu'à Lavaur! Les gens l'appelaient « Le train des caillades ». Plus tard d'autres diront le « transcailladou ». Je suis allé chez eux avec mon oncle Henri qui avait une « quatre chevaux » Renault alors très à la mode.

Jeanneton file la laine en gardant les moutons (de race Limousine)

Dans le « couder » à la Signalade (Lagarde Enval)

Dans les années 1944 ou 1945 : Jeanneton avec ses vaches pendant la moisson à la terre du « foirail » (à moins que ce ne soit aux « Combettes ») sur la faucheuse son petit-fils Jean Rebuffie avec sa barre pour rabattre la paille sur la clé en faisant la « Javelle ». À gauche Simone épouse de Paul Rébuffie qui prend la photo

Les travaux des champs

Lorsque j'avais 9 ans, on labourait encore avec des vaches. Celles du père Rébuffie étaient depuis toujours parfaitement bien dressées. Quelques fois il labourait seul avec ses bêtes, lui à l'arrière pour tenir le « brabant », arrivées au bout du sillon, elles savaient faire demi tour toutes seules. Les choses allaient quand même plus vite s'il y avait quelqu'un pour les diriger, d'autant qu'il fallait contourner les arbres. Souvent ma tante Marguerite venait l'aider tout comme il m'arrivait aussi de passer devant les vaches pour les labours à la terre des « Combettes ». De temps en temps on s'arrêtait un peu « *arrête toi un peu laisse les poser, je vais faire une cigarette* ». Je le regardais rouler son tabac dans le papier, puis il surveillait le sillon pour s'assurer qu'il soit bien droit, écrasait quelques mottes de terres « las cachas », il parlait le plus souvent en patois. Puis on repartait « *aller qu'aven pas achabat in querra, Miladiebi aller ha.. ! » (Allez, on n'a pas encore fini !)*

Les tracteurs existaient mais nous n'en avions pas, toutefois, dans les deux ans qui suivirent, mon père en acheta un. C'est lui qui par la suite labourait la terre des champs du *foirail* ou des *Combettes*.

Pour faire la litière aux vaches, le grand-père allait dans les bois couper des fougères, de la bruyère et rassembler les feuilles. Aussi les bois du foirail et des combettes étaient propres sans la moindre ronce ! Les vaches étaient des limousines sauf la « tête blanche » qui devait ce nom à sa particularité, c'était une bonne, d'ailleurs il en avait gardé une fille.

Lorsque nous attelions les vaches, la tête blanche était la « banne première » (banne = corne)

C’est-à-dire qu’elle était du côté droit du « joug » ce qui n’était pas le plus facile et, au besoin, elle pouvait tout aussi bien être attelée indifféremment des deux côtés. Aussi ai-je gardé cette expression, dire de quelqu’un qu’il est « banne première » signifie qu’il est le premier à la peine.

C’est le grand-père qui m’a appris à « lier » les vaches au « joug ». C’était une tâche minutieuse qui demandait plusieurs conditions. D’abord, il fallait mettre une toile pliée plusieurs fois sur le front des vaches pour amortir et leur éviter de se blesser. Pendant l’été, à la période des fenaisons, il fallait mettre de la paille qui couvrait les yeux pour les protéger des mouches. Ne pas serrer trop fort, mais suffisamment pour éviter les a coups pendant le travail, puis attacher solidement le bout des lanières afin qu’elles ne puissent pas se défaire. Au cours des travaux il convenait de vérifier l’état de l’attelage. Lorsque nous liions chacun de notre côté, le père Baptiste ne pouvait s’empêcher de vérifier ce que j’avait fait en démontant un peu l’assemblage pour s’assurer que tout allait bien *« tu comprends je ne doute pas que tu fasses bien, mais je préfère m’en assurer, c’est pas le temps qu’il faut, parce que c’est tellement important »*

Ce qui était une corvée, c’était de conduire ou d’aller chercher les vaches près de l’étang. Pour traverser la route, il fallait au moins être deux: les voitures qui roulaient trop vite et qui sortaient du bourg, ne voyaient pas le troupeau et avaient à peine le temps de freiner. Parfois ça passait juste! Les voitures qui arrivaient de l’autre côté malgré la haie voyaient mieux, c’est d’ailleurs pourquoi le grand-père la taillait minutieusement au carré tous les ans!

À cette époque, les agriculteurs effectuaient des travaux sur les chemins ruraux, plusieurs jours par an, c’était eux qui choisissaient l’endroit. Sur un secteur qu’ils empruntaient et où il était nécessaire de refaire l’empierrement. Il s’agissait des « emplois » pour le compte de la commune. Ils étaient obligatoires. Comme ces travaux étaient plus ou moins bien faits, ils furent supprimés, à charge pour les communes de les faire effectuer par les cantonniers. Je me souviens d’avoir aidé mon grand-père à casser les cailloux. Nous tenions le caillou avec le bout du pied et le frappions avec la massette (petit marteau avec un long manche) pour le fendre en deux.

Baptiste Rébuffie avec son attelage
Et le tombereau à fumier

Le curé

Un jour, à la sortie de l'école en face de la boulangerie, je croise le vieux curé et le salue. En guise de réponse celui-ci me demande : « *pourquoi tu ne viens pas au catéchisme ?* », et ajoute aussitôt « *si tu ne viens pas au catéchisme tu ne pourras pas te marier* ». Je rentre furieux à la maison, ce comportement m'avait choqué par le manque de respect pour ce que je concevais être mon droit, c'était ni plus ni moins un chantage sectaire et d'un autre temps. Cela me vexait d'autant plus que, à l'époque où j'allais à l'école de Sainte Fortunade avec mes frères et sœurs nous avions de bonnes relations avec le curé de la paroisse, qui nous respectait en tant que non croyants, et que nous respections en tant que curé.

Ma grand-mère, à qui je racontais l'incident, me dit aussitôt « *fais pas attention à notre vieux curé, il est d'un autre temps, à l'époque où les curés et les messieurs commandaient tout, mais il vaut mieux quand même se méfier d'eux, parce qu'ils ont encore du pouvoir, c'est pour ça qu'il faut pas se faire remarquer… Tu sais, ton grand-père, pendant la guerre de 14 avec d'autres, ils ont voulu se montrer, se rebeller contre des officiers qui les faisaient crever de faim, et qui leur donnaient des ordres où ils risquaient de se faire tuer pour rien ; ils ont failli le payer très cher. Aussi maintenant il ne se fait pas voir, on a nos idées mais c'est tout…. Par contre on va toujours voter, on passe à l'isoloir, de toutes façons c'est obligatoire. Quand tu es là-dedans, personne ne peut venir voir, c'est interdit. Là, tu prends ta revanche, tu fais ce que tu as à faire et tu te trompes pas …!*»

Je remarquais que la grand-mère Marie, avait dans ses commentaires, mélangé l'armée, les bourgeois et l'Église. Ce n'était pas pour me déplaire. Mes parents nous avaient expliqué, que l' Église avait eu un rôle utile à son origine, mais que depuis, on avait commis bien des crimes en son nom, que son existence n'était plus vraiment justifiée et que souvent elle s'était rangée du côté de la bourgeoisie .

Les distractions étaient rares, nos petites communes n'avaient pas de salle pour les activités de loisirs. Le curé de Sainte Fortunade, le père Teyssandier justement, s'était entendu avec le directeur de l'école de Lagarde et probablement la municipalité, pour organiser des séances de cinéma le samedi soir. Il avait un projecteur et parcourait les campagnes avec sa vieille « deux chevaux ». La projection du film se passait dans une salle de classe, il y avait peu de spectateurs, une dizaine, quinze tout au plus. C'est comme ça que j'ai vu les «Laurel et Hardy». La grand-mère à cette occasion invitait mes frères, les deux plus grands, Jean et Fernand à se joindre à nous. Ils venaient à pied, comme on en avait l'habitude. De chez mes parents à la Signalade il y avait environ six kilomètres ; aujourd'hui, il me semble que les kilomètres de l'époque étaient plus courts.

Peu de gens avaient la télévision, un voisin de la « planche » un retraité, en possédait une. Un oncle, m'y avait emmené un après-midi pour la voir, je me souviens qu'un présentateur annonçait un couple de chanteurs, le tout était en noir et blanc.

Le docteur Madrange à la Méchaussie en avait une aussi. Un jour, la classe des grands y a été invitée. Ce jour-là avait lieu l'enterrement d'un petit voisin, j'avais choisi par devoir plus que par envie, d'accompagner ma grand-mère aux obsèques, au lieu de suivre la classe. Après cela, j'avais eu droit à un compte-rendu détaillé, la maîtresse en avait fait un sujet de rédaction pour ceux qui y avaient assisté. Je n'avais pas perdu la moindre miette de ces récits! Mes camarades avaient vu un documentaire sur la langouste, qu'il ne fallait pas confondre avec la mangouste.

***

Le Patois

Les gens de la génération de mes parents, tout au moins ceux qui avaient fait des études secondaires évitaient de parler le « patois » en famille avec les enfants. L'enseignement de l'époque s'appliquait en effet à le proscrire sous prétexte d'empêcher les enfants de mélanger les deux langues. Quand mon père entendait un jeune parler « patois », il disait que ça faisait «arriéré». À la maison, les parents ne parlaient que français entre eux et avec les enfants. Par contre, mes grands parents se parlaient en patois, et devaient faire un effort pour parler français aux jeunes. Malgré cela, le naturel reprenait vite le dessus, et ils avaient fini par parler indifféremment les deux langues. Moi j'aimais bien parler le patois et m'efforçais de le retenir, même si je n'avais pas très souvent l'occasion de la pratiquer. Un jour, ma grand-mère me raconta que mon oncle Raymond (son cinquième et dernier fils) lorsqu'il était à l'école, mettait des expressions en patois dans ces rédactions. « *À condition de mettre les termes entre guillemets pour montrer que tu fais bien la différence »*. C'est beau disait-elle ! Comme ça me plaisait bien, j'avais voulu suivre l'exemple. Mais le moment venu, j'attendais avec crainte la réaction de la maîtresse. Celle-ci me gratifia d'un commentaire devant toute la classe : « la rédaction s'annonçait correcte, pourquoi donc avez-vous soudainement cru utile de déverser ce charabia incompréhensible. Ce devoir est nul et m'oblige donc à lui mettre un zéro ! » Le verdict était donc tombé sans me donner l'occasion de m'expliquer. Je fis une deuxième tentative, mais la réaction de la maîtresse fut encore plus vive. J'abandonnais la partie la rage au cœur avec un profond sentiment d'injustice. Pourtant, dans la classe des CE2, la maîtresse Madame Soulier, nous avait appris la terminaison des mots en é avec le patois. En effet, les mots se terminant par « ade » comme la « chaminade » la (cheminée) s'écrivent ée. Les mots se terminant par a comme la « santa » (la santé) s'écrivent é.

Puis, je fis le rapprochement entre les expressions des paysans italiens rapportées par mon grand-père et notre « patois », les ressemblances abondaient. Je compris aussi que s'il était possible d'utiliser le « patois » pour sa grammaire, cela voulait dire qu'il s'agissait d'une véritable langue avec ses règles, dont on pouvait retrouver les origines et les évolutions sur un vaste territoire. L'occupation de la Gaule par les Romains prenait dès lors une tout autre signification, le sud de la France tout comme l'Espagne portait l'empreinte des conquêtes romaines. Les chants et récits des Troubadours ont transmis les échos de la langue parlée dans ces régions. La langue d'Oc rencontrera ensuite bien des obstacles, notamment quand François 1^{e} interdira d'écrire les actes officiels en une autre langue que celle parlée « dans les salons Parisiens ».

***

Le père Baptiste

Baptiste Rébuffie, « le père Baptiste » comme disait la grand-mère, était fils de fermiers, il connaissait la valeur des choses que l'on paye de sa sueur. Dans son enfance, il avait connu les hivers difficiles où la famine menace, où les raves, lorsqu'elles n'ont pas gelé, les châtaignes, lorsqu'il y en a eu, apaisent la faim des pauvres. Aussi, le père Baptiste était-il prévoyant. Il y avait, entassé le long de la grange, assez de bois de chauffage pour plusieurs années. Il en était ainsi pour tout.

La vie à la campagne, dans ces années entre 1950 et 1960, était extrêmement bien organisée en un système d'économie semi fermé. Les produits qui étaient vendus servaient à payer les impôts, les assurances et tout ce qui ne pouvait pas être produit sur l'exploitation. La majeure partie des choses étaient produites et consommées à la ferme. Les légumes du potager, les pommes de terre, le seigle, le blé, le sarrasin, les pommes, les choux fourragers, les raves, betteraves, topinambours etc.

Le blé produit, était emmené au moulin puis, on échangeait la farine avec le boulanger contre du pain à raison d'un kilo de farine pour un kilo de pain. Il arrivait que le grand-père fasse cuire les tourtes dans le four. J'aimais bien ce pain bien cuit avec une croûte épaisse recouverte d'une bonne couche de farine.

À cette époque, les châtaignes, ne se vendaient pas très bien, celles que l'on ramassait étaient cuites en marrons ou blanchies, mises en bocaux, ou bien encore cuites avec des légumes et des pommes de terre pour nourrir les cochons.

Les cochons justement constituaient l'essentiel de la nourriture carnée avec la volaille, oies, canards et poules. Les oies étaient très prisées par la grand-mère parce que la verdure constitue l'essentiel de leur nourriture. Elle les gavait, certaines années, (quand ce n'était pas mon oncle Jean). Les foies servaient à confectionner avec la chair à saucisses de délicieux pâtés. Chaque année, on sacrifiait au moins deux porcs ce qui donnait lieu à la confection de toute la charcuterie. Aussi dans la cheminée, nous avions toujours trois ou quatre jambons.

Les pommes servaient à faire quantité de cidre, je me souviens qu'une année, l'oncle Jean en avait mis en bouteilles. Le cidre était-il assez fermenté au moment d'être bouché? Nul ne le sait, mais au moment de le déboucher la pression était telle, que les bouteilles se vidaient toutes seules.

Les tonneaux de cidre, les tombereaux de pommes de terre, les saloirs de cochons, et autres conserves emplissaient la cave où le grand père y avait son verre pour, de temps en temps, goûter le vin frais.

Nous avions pour habitude d'amener « la grillade » à l'instituteur ou l'institutrice lorsqu'on avait un élève dans sa classe. « La grillade » était généralement constituée de trois ou quatre boudins, la valeur de trois ou quatre tranches de filet. Je me souviens que Madame Soulier se posait bien des questions sur notre régime alimentaire, lorsque je lui amenais la grillade pour la troisième fois la même année!

Le jardin potager était particulièrement bien travaillé. Rien ne manquait, le grand-père et l'oncle y passaient du temps pour les légumes et la grand-mère y cultivait sur la partie proche de la maison des fleurs, lys, œillets. La tante, quant à elle, y mettait des glaïeuls! Un jour, le grand-père me dit qu'il allait réduire la surface du jardin et que je pourrais utiliser l'emplacement libéré pour y cultiver ce que je voulais. Ce coin se trouvait non loin du tas de fumier, aussi en bêchant, je remplissais les sillons pour bien nourrir la terre avant de planter. C'est à cette occasion que j'ai compris que le fumier frais était néfaste à certaines plantes. J'avais en effet semé des petits oignons que l'oncle Paul m'avait donnés, mais ils ont pourri en un rien de temps. Par contre, j'étais fier du reste de ma production de choux et de pommes de terre. Quand on a dix ans, planter et récolter sa propre production c'est une affaire d'importance ! Même si, au fond, je savais bien que cela n'avait

rien d'exceptionnel, j'éprouvais un sentiment de satisfaction, autant par mes prouesses potagères que par la marque d'estime de me voir confier un lopin de terre dont j'étais le maître. Veiller à enlever les mauvaises herbes, à arroser, et… à regarder pousser mes légumes tout cela prenait alors un autre sens.

La production pour la vente se limitait aux veaux de lait élevés sous la mère, avec une petite dizaine de vaches. Le travail du matin et du soir consistait à nettoyer la litière des vaches, leur donner du foin l'hiver, et en toutes saisons, un peu de « baquet » (souvent des betteraves coupées et mélangées avec des céréales) à celles qui allaitaient. Il fallait aussi conduire les veaux à leur mère, aider les plus petits… Tout cela demandait beaucoup de travail, sans compter qu'il fallait en plus traire les vaches s'il leur restait du lait. Quand nous en manquions, nous allions chez Fages : dit « Lolo » pour en chercher. Ensuite nous devions soit refaire un peu de litière l'hiver, ou les conduire au pacage sous l'étang ou à la « Bouyge » en face. L'oncle Jean possédait un troupeau de moutons et affirmait que c'était d'un bon rapport comparé aux vaches… À l'époque. Cela n'a pas duré.

***

Revenons chez les parents

En dehors du journal quotidien, que notre père attendait, lorsqu'il avait le temps en cassant la croûte le matin, c'est le poste radio qui nous reliait à tout moment au monde extérieur. Notre mère en prenait soin, elle nous disait *« faites attention à mon poste j'y tiens, c'est mon frère Paul qui me l'a fabriqué pendant la guerre alors que l'on manquait de tout, c'était pas facile de trouver les pièces, il marche bien et ne s'est jamais détraqué ! »*

Pendant les repas, nous écoutions les informations. Il y avait à cette époque la chronique de Geneviève Tabouis, qui parlait des événements du monde, mais elle racontait n'importe quoi! Quand c'était elle qui parlait, notre mère nous demandait de fermer le poste *« éteignez moi cette « bramelle » ! Qui m'agace !»*

- Oui disait notre père en allongeant la main pour fermer la radio qui était derrière lui, « *parce que ce qu'elle raconte n'a absolument aucun sens !»*

C'est à l'occasion des repas que nos parents abordaient les questions liées au passé, à leur jeunesse que les privations et les dangers de la guerre avaient volé.

Très tôt nous avons été mis au courant de leur histoire pendant la guerre, de l'histoire de la Résistance à tel point que je me suis senti imprégné de son esprit même. Il me semble utile de relater ces récits.

***

La déclaration de guerre

Notre mère se rappelle qu'avant la déclaration de guerre, les gens se croyaient à l'abri d'un conflit : « à l'époque où nous sommes, les peuples n'ont pas envie de se battre, ils sont trop évolués pour cela. Donc les différents gouvernements feront ce qu'il faut pour éviter un affrontement » et pourtant, ce que nous avons enduré se situait bien au-delà de ce qu'on imaginait de pire.

Elle raconte : « à la déclaration de la guerre en Septembre 1939 ; le tocsin avait sonné aux cloches de l'église à Lagarde. Mon père s'était affolé, il allait de la maison à l'étable, puis de l'étable à la maison, faisant le va et vient. Le souvenir des bombardements qu'il avait subis au front pendant la guerre de 14/18 s'était réveillé. Les quatre années et trois mois, passés à la guerre sous la mitraille et dans les tranchées, l'avaient marqué à jamais ».

« Nos soldats sont bien partis, mais les autorités militaires ne les conduisaient pas au combat. C'est ce qu'ils nous ont rapporté. Il leur était demandé de se déplacer au fur et à mesure que les Allemands avançaient pour fuir devant l'ennemi. Certains furent faits prisonniers. Pendant ce temps, les gens de Paris, de Lorraine et de tout le Nord de la France s'étaient aventurés sur les routes fuyant les bombardements ennemis »

« En ce qui concerne les réfugiés, pour ceux qui avaient de la famille dans le sud ou un peu d'argent c'était plus facile, pour les autres ça l'était moins, mais on se débrouillait bien, finalement les réfugiés trouvaient un peu de travail et la solidarité faisait le reste. »

***

La zone occupée

L'armistice a été signé et la France n'a plus d'armée, elle est sous une chape de plomb, la résistance n'est pas encore organisée. Les soldats d'occupation réquisitionnent maisons et logements chez l'habitant dans la zone occupée au nord de la Loire.

Au cours d'un séjour chez son frère Paul à Issoudun, ma mère raconte que deux soldats allemands logent à l'étage supérieur de sa maison, ils traversent donc une pièce de l'appartement et utilisent le même escalier. Il y a un soldat et un sous-officier qui parle un français approximatif et joue de la musique. Ils s'efforcent de se montrer gentils, c'est leur rôle d'apparaître comme les sauveurs du peuple français. « *Le jour des fiançailles de Paul et Simone, la famille s'était réunie et nous offrions tous des fleurs à la fiancée. Les allemands veulent participer, ils achètent des … chrysanthèmes ! Nous leur avons expliqué qu'en France ces fleurs là étaient utilisées dans les cimetières. »*

Ma mère poursuit : « *Ensuite, ils ne cessent de monter et descendre l'escalier, pas besoin d'être devin pour comprendre qu'ils voudraient se faire inviter au repas de fiançailles. Il n'est évidement pas question d'inviter des Allemands à notre table. Toutefois, nous pensons qu'ils ne sont pas*

directement responsables de la guerre, et que, vu la situation il vaut mieux ne pas trop les heurter. C'est un véritable dilemme! Finalement nous décidons de les inviter au dessert. La fin du repas est comme souvent l'occasion de prendre des photos, mais nos encombrants invités s'arrangent pour se trouver le plus souvent possible en face de l'objectif »

Une bonne occasion de faire de la propagande ?

***

Les Chantiers de jeunesse

Après la débâcle de 1940, comme il n'y avait évidemment plus d'armée, les chantiers de jeunesse apparurent. Les jeunes de la classe 40 partirent d'abord, l'oncle Pierre en fut. Au camp du Vigan dans le Gard au pied du mont Aigoual qui domine à 1567 mètres d'altitude à proximité des Cévennes et du plateau du Larzac.

Mon père, né en 1921 le relaya avec deux compatriotes, Pierre Virole et Elie Tersou dit «Lili». (*Avec qui plus tard j'aimerais tant dialoguer en patois).* Lili s'occupait du magasin, et de ce fait ses camarades de la zone ne manquaient jamais de bonnes chaussures.

À la cantine, c'était bien différent, on y « crevait» la faim. Une boule de pain pour huit, un peu de bouillon clair souvent agrémenté de poulpe constituait le repas. Un jour il y eût une rébellion au réfectoire, les gars se mirent à frapper sur les tables avec le manche du poignard, en scandant, « *Nous avons, faim…!* ». Quelques uns, visiblement furieux se mirent à poignarder des bidons de confiture qui répandirent à terre leur gluant contenu. Aussitôt alertées, les autorités intimèrent l'ordre de cesser. Le calme revint. Par la suite l'ordinaire s'améliora un peu, et il n'y eût pas de sanctions.

Mon père, fort habile à la barre fixe, faisait fonction de moniteur de gymnastique (avec mes frères, nous le regardions avec admiration ; il nous avait appris les renversements à l'endroit et à l'envers, et prenant appui sur un poteau vertical, nous avait dévoilé les secrets de l'équerre).

Pour améliorer l'ordinaire, il fallait se débrouiller. Lorsque les jeunes sortaient à la campagne, ils allaient voir les paysans, qui tous cultivaient la vigne. Comme le vin se vendait mal, les paysans étaient très pauvres. Les jeunes échangeaient avec eux les victuailles que leurs parents envoyaient.

Un de nos compatriotes, me disait un jour « *Oui, c'est vrai qu'on y a crevé la faim aux chantiers, j'étais à ChâtelGuyon. Mais pour moi ça s'est arrangé par la suite, j'ai été affecté à l'infirmerie, et là on était nourri correctement, je revendais même du pain d'épice aux gars*». Il y a bien des démerdards partout !

À son retour des chantiers de jeunesse, mon père pouvait aller travailler chez l'oncle à Paris qui le lui avait proposé, mais il y renonça; la capitale était en zone occupée et ici nous savions que les Allemands utilisaient les usines au profit de leur armée.

***

La manufacture d'armes de Tulle

Antoine Colin entra à la manufacture d'armes de Tulle, pour y être reclassé après un accident de la main gauche, son frère Jean y travaillait déjà comme apprenti ajusteur. Jean était entré à la manu avec un ancien camarade d'école de Soulhac, Delors du pont de Peyrelevade. Ils avaient le même âge et avaient passé ensemble le concours d'entrée à la « manu ».

Un heureux hasard me le fit rencontrer, il accepta de partager quelques souvenirs de cette période.

« *Dès le mois de Janvier 1942 les premières feuilles de route sont arrivées à la manu pour, soi-disant, assurer la relève des prisonniers. Nous étions cinq, et personne n'avait envie de partir . Pierre Faucher qui habitait ici, au pont de Peyrelevade, nous dit : il faut pas faire les cons les gars, ce soir on ne couchera pas chez nous par prudence* ».

Or, on ne sait pas pourquoi, Pierre ne suivit les conseils prodigués à ses compagnons. Ce soir-là, il alla se coucher chez lui dans sa chambre au premier étage. Très tôt le matin, il fut pris : les gendarmes avaient dressé une échelle et étaient entrés par la fenêtre. L'un d'eux, qui le connaissait lui dit : *« excuse-moi mais on est en service commandé, on ne peut pas faire autrement».* Les Français étaient arrêtés par des Français, et pourtant à ce moment-là nous étions encore en zone dite libre »

J'ai rencontré un ancien gendarme de Sainte Fortunade qui avait été sanctionné pour ne pas avoir arrêté des résistants alors qu'il était en service commandé; lui aussi risquait l'arrestation. Le blâme reçu de sa hiérarchie aurait été maintenu, même après la libération.

***

Le départ dans les bois

Concernant la clandestinité, « *Tout a commencé à la manu* » explique mon père. C'était le 27 Mars 1943, une visite médicale avait été organisée pour désigner les jeunes devant partir pour le STO (service du travail obligatoire pour l'Allemagne). Laval avait fait promulguer la loi sur le STO le 16 Février 1943. *« Nous étions dans une salle d'attente et la plupart des jeunes chahutaient et rigolaient tant et plus. C'était peut-être pour mieux cacher leur inquiétude en faisant preuve de l'insouciance d'une jeunesse qui n'a rien à redouter du lendemain. Pour ma part, la situation m'inquiétait, je m'avançais dans le couloir, m'approchais de la porte où la commission était réunie. Je tendis l'oreille. La porte était restée entr'ouverte, et je ne perdais pas une miette de la conversation. C'est alors que quelqu'un dit : - ça, c'est un cas de réforme ! Un autre lui répond : - oui, mais il est sur la liste ! Aussitôt, sans me faire remarquer, je retourne avec les autres, toujours aussi bruyants. Ce que je viens d'entendre me concerne directement, j'en suis sûr. Le cas de réforme c'est moi, je présente un cas de réforme évident à cause de mes doigts mutilés à la main gauche. Quant à la liste dont il est question, c'est tout aussi évident. Je fais partie des Jeunesses Communistes. Or c'est une organisation interdite, nous éditons et faisons circuler des tracts pour dénoncer la politique de collaboration du gouvernement de Vichy et appeler les gens à s'opposer à l'occupant. Je décide sur le champ, que le lendemain je ne me représenterais pas au travail ; je partirais me cacher dans les bois ».*

Ainsi le moment était venu où il fallait passer de militant légal à celui de clandestin. Mon père aurait dû être réformé à cause d'un accident du travail survenu quelques jours avant le mariage de son frère Pierre, en Septembre 1942, alors qu'il travaillait à Tulle dans l'atelier du père Moussour rue du 4 Septembre. (Nous retrouverons le père Moussour plus loin, parmi les suppliciés du 9 juin

1944). En passant un morceau de bois à la « toupie », le bois avait éclaté à l'endroit d'un nœud, la main qui était en avant et tenait la pièce, avait été prise dans les fers, après s'être relevé il aperçut un doigt collé contre le guide de la machine. Le pouce avait été regreffé sans articulation, mais l'index et l'annulaire étaient définitivement amputés.

Le soir même de cette visite médicale, la famille se réunit à la maison du Bousquet. Pierre est de la « classe 40 » puisqu'il est né en 1920, il est marié, il n'est pas menacé par le STO, pour le moment. Par la suite en tant que père d'un enfant il en sera dispensé. Bien qu'il participe lui aussi à la distribution de la presse clandestine. Jean appartient à la « classe 43 » il a un an de moins qu'Antoine et risque d'être requis. Ils décident donc de partir ensemble dès le lendemain à l'aube se cacher dans les bois. La propriété de ses grands-parents maternels où a grandi mon père se trouve à quelques kilomètres du Bousquet, de l'autre côté de la route nationale. Une famille de fermiers, les Laurensou, y habite, au village du Mons. C'est dans les bois situés sous ce village qu'Antoine et Jean se cachèrent pendant plusieurs mois.

Pendant ce temps, début Avril les gendarmes puis la police, viennent au Bousquet enquêter sur la disparition d'Antoine, Pierre est menacé d'arrestation. Le 14 Juillet 1943, sur dénonciation, les gendarmes viennent l'arrêter à la pointe du jour, or depuis la veille il est à l'hôpital de Tulle ou sa femme vient de lui donner un fils. Alerté, il part se mettre au vert quelque temps, puis revient chez lui en restant sur ses gardes.

***

Abattages clandestins

Dans la clandestinité, le ravitaillement devenait un problème délicat. La fermière, la mère Laurensou, apportait la soupe à nos deux maquisards cachés dans le bois de Camille Vaujours sous le village du Mons. Bien d'autres participaient comme la cousine Renée depuis Tulle. Si la ferme du Bousquet qui abritait la maison familiale était étroitement surveillée (nous parlerons plus tard des nombreuses perquisitions qui y furent effectuées) le refuge du Mons n'était connu ni des autorités d'occupation ni de leur valets. Ce village est resté à l'abri des gardes mobiles et autres miliciens grâce à la discrétion et à la complicité des gens du hameau.

Forts de cette relative invisibilité, nos clandestins procédaient à quelques abattages, (clandestins eux aussi) et vendaient une partie de la viande, pour couvrir les dépenses de l'achat des bêtes. Les femmes de Laguenne montaient par le village de « Donnet » puis par les chemins à travers bois pour venir se ravitailler.

Lorsqu'ils rejoignirent l'Armée Secrète, les maquisards continuèrent cette pratique pour ravitailler le camp. Mon père raconta qu'un jour, ils avaient acheté une brebis ; comme elle semblait prête à mettre bas, ils proposèrent à un voisin qui avait des moutons de faire un échange entre la brebis et un bélier. Ce voisin aurait bien voulu, mais il se méfiait, il craignait que la brebis ne soit pas pleine, et il était parti en disant qu'il réfléchirait et donnerait sa réponse le lendemain. Plus il réfléchissait et plus il s'embrouillait, tantôt il voyait la brebis avec un agneau, tantôt il s'imaginait avec une brebis inféconde qui aurait pris la place de son beau bélier. Au petit matin il se résigna, et de peur de se faire avoir il refusa l'échange.

C'est la mort dans l'âme que la bête fut abattue. Elle avait non pas un, mais deux agneaux. Notre « éleveur » s'en voulut pendant des jours, et probablement des nuits de son erreur.

Un jour, ils abattirent carrément une vache. Ce n'était pas une mince entreprise; comme le temps pressait, ils ne prirent pas la précaution d'enterrer les restes et se débarrassèrent de la tête en la jetant dans une haie. Aussi, l'anxiété les gagna car ils craignaient d'être découverts. Un autre jour, à l'arrivée des femmes de la commune voisine, Jean s'emporte: « *Que personne ne parle, sinon !* » Et appuie sa menace en montrant ostensiblement son pistolet.

Il suffit d'une imprudence ou une indiscrétion involontaire pour provoquer une série d'arrestations. La crainte et la suspicion sont présentes en permanence, ils vivent sous le poids d'une menace constante, mais rien ne viendra jamais alerter les autorités.

Après le départ de mon père vers les FTP, Paul Bossoutrot dit : « Mégo », entra aux maquis et continua avec Jean l'action de ravitaillement en viande du camp du maquis de l'A S (Armée Secrète). Le gros chêne qui servait à suspendre les bêtes une foi abattues, existe toujours dans le bois, sous le village du Mons. Il est probablement centenaire, fait un mètre de diamètre et est toujours bien vigoureux. La grosse branche basse et horizontale qui était utilisée a due être coupée depuis. Cet arbre dresse ses branches vers le ciel comme pour défier le temps.

***

Le départ au camp de l'Armée Secrète

Un jour, le contact est établi avec d'autres réfractaires des environs. René Lachaud, militaire de carrière dirigeait les opérations. Après la débâcle de 1940, il se trouve disponible, il travaille dans une entreprise tulliste et risque à tout moment d'avoir des problèmes. Ils sont au départ seulement cinq ou six, et s'installent dans un bois au-dessous de Chavanier, vers Bigorre, sur la commune de Sainte Fortunade. Petit à petit d'autres réfractaires arrivent. Leur activité se borne à se cacher, établir des contacts, rechercher des armes et à trouver de la nourriture.

C'est à l'occasion de la cérémonie annuelle commémorative de « l'embuscade de Pounot » que je rencontre Roger Rabes qui m'entretient de ces souvenirs:

« *Quand le camp du maquis s'est créé dans le bois de Guillaume j'allais avec les gars, bien que j'étais plus jeune et pas requis pour le S T O. Mais il fallait bien aussi que j'aide le père à faire le pain. René Lachaud, le responsable du camp avait demandé au père Rabes s'il pouvait fournir le pain au maquis sachant qu'ils n'avaient pas d'argent pour le payer, ils n'étaient que sept ou huit au départ, mais tout de même. Mon père lui a répondu qu'ils auraient ce qu'il fallait. Par la suite, le camp s'est renforcé et disposait d'un peu d'argent pour acheter le minimum du ravitaillement. Je suis rentré entièrement et Officiellement au maquis en Mai 44, j'avais 18 ans.* »

Jean Charles et Pierre Georges Colin
Au Bousquet vers 1938

Mon cahier du Maquis par Lily Vergne

Beaucoup de jeunes partirent se cacher. Pour certains ce ne fut pas chose facile. L'un d'eux qui se retrouvera par la suite avec notre père, comme nous le verrons plus loin, a écrit sa vie de galère lors de son départ dans la clandestinité, alors que la résistance n'était pas partout bien organisée et que les maquis n'avaient pas encore d'argent pour acheter leur ravitaillement.

Il s'agit de Louis Vergne dit « Lily » que les gens de ma génération connaissent pour avoir été un accordéoniste renommé. Avec ses frères, l'un au saxo et l'autre à la batterie notre sympathique musicien a égayé bien des soirées et provoqué bien des rencontres !

Depuis peu, j'apprends à jouer de l'accordéon, j'ai donc parlé à Lily de ma nouvelle passion. Il m'a proposé de passer le voir et d'apporter mon « Maugein » pour parler de musique, bien entendu. Début 2007, il me donne donc rendez-vous, et je passe chez lui un après-midi. Il habite toujours le bourg de Champagnac la prune. Nous bavardons un peu en sirotant un café dans la cuisine, puis je prends mon instrument pour lui jouer deux ou trois petits morceaux. J'y arrive tant bien que mal, Louis me prodigue quelques conseils de connaisseur avant d'aller chercher le « bijou » qui lui a fait gagner une partie de sa vie. Il veut « en jouer deux ou trois » pour partager le plaisir de la musique et de l'instrument à bretelles. C'est aussi un «Maugein» comme il se doit! La fabrique d'accordéons se situe tout près d'ici, la qualité n'est plus à démontrer. Notre ami Jean Ségurel ne jouait que sur ces instruments comme bien d'autres virtuoses. Aujourd'hui, hélas, beaucoup d'accordéonistes cèdent aux appels des grandes marques qui ont les moyens financiers de faire leur publicité. Mais

là, c'est une autre histoire !

Enfin je profite de cette occasion pour lui confier les récits que j'ai rédigés au cours de ces dernières années. Textes dans lequel figure son témoignage au sujet du « combat de Murel » dont nous parlerons plus loin. C'est alors que notre ami me dit: Il faut que je te montre quelque chose! Puis il part chercher dans ses archives bien rangées. Le voici qui revient en apportant un petit cahier d'écolier d'une couleur rougeâtre, passée avec le temps. Sur la première page, une grappe de raisin est dessinée avec cette inscription : « Cahier du maquis commencé le 12 Avril 1943 ». Il me le confie en me disant d'en faire bon usage avant de le lui rendre bien évidemment. Je lui promets de faire tout mon possible pour que les lecteurs découvrent à travers ce qu'il a vécu la misère de la guerre, mais aussi la complexité de la situation. C'est ce récit qu'il nous livre à présent.

Passage à la clandestinité

« Je suis né le 4 Avril 1922 à Brive. Mon père travaillait à Estavel, avant de s'installer à Saint Bonnet Elvert en tant que forgeron. Mon frère Robert est né le 24 Mai 1931, le 7 Août de la même année, ma mère décédait. Mon père s'est remarié, et le 12 Août 1933 naissait René. C'est ainsi que nous sommes venus habiter à Champagnac la Prune.

Je suis parti aux chantiers de jeunesse pendant huit mois, du 1er Juillet 1942 au 21 Février 1943. Le 6 Mars à 5 heures du soir, je reçois la convocation pour le service du travail obligatoire en Allemagne (les fameux STO). Dès le Lundi, je demande un sursis prétextant que je travaillais avec mon père. Il m'est accordé jusqu'au 3 Avril. Le jour même arrive une nouvelle convocation, c'est la veille de mon anniversaire. Je demande encore un autre sursis que j'obtiens jusqu'au 12 du mois. Je ne souhaitais pas aller en Allemagne, alors, mon père et moi avons cherché une solution. Une autorité politique nous avait conseillé de partir, expliquant que les Allemands étaient forts et pouvaient procéder à des représailles.

Dans la journée du 12 Avril, je commence à m'orienter, à chercher d'où vient le vent. Il vient du nord et m'empêche de prendre le train, il me pousse vers les gorges de la Dordogne vers ce maquis « chéri ». En effet, Louis Fraysse de Gros Chastang est venu me trouver pour me proposer de partir plutôt du côté des bois et me donner les informations nécessaires pour rejoindre un groupe de maquisards.[3]

Cette journée est très mouvementée, je dois faire mes adieux à mes amis, copains, copines de Champagnac. Les Français naturellement, parce qu'il y a quelques « têtes carrées ». Ma tournée terminée, je rentre chez moi, prêt à partir pour le maquis. Mes parents et la famille Marouby se réunissent en une véritable conférence, nous tirons des «plans sur la comète ».

Pour ne pas attirer l'attention des gens du village, j'attends que minuit sonne. À cette heure il n'y a pas beaucoup de monde dehors. J'embrasse mes parents et mes frères et j'enfourche ma bicyclette, lourdement lesté d'un volumineux et précieux balluchon qui me permettra d'assurer ma survie. Je me garde bien d'utiliser la lumière. Je fonce dans l'obscurité à une vitesse impitoyable. J'effectue la descente du pont « Gival » sans freiner, je prends les tournants à la corde. Je m'arrête au pont puis tourne à gauche. J'emprunte la route obscure et caillouteuse qui conduit au village de Cueille de

3 (Louis Fraysse fut maire de Gros Chastang de nombreuses années, et directeur du journal « La Terre ». Sa fille Jacqueline Fraysse fut députée maire de la vile de Nanterre où un tueur fou abattit en mars 2002 en pleine réunion du conseil municipal 8 élus. A la suite de cet événement elle a laissé son poste de maire mais occupe toujours celui de députée (2007). Au moment où nous écrivons ces lignes notre ami Louis Fraysse nous a quitté. Notre émotion n'a d'égal que l'affection que nous avons pour un homme exemplaire.)

Gros Chastang. Un grand silence règne, comme convenu Louis Fraysse m'accueille. Nous discutons un bon moment avant d'aller préparer mon lit dans le foin de la grange. Au petit matin je suis réveillé discrètement, on m'offre un bol de café au lait. Puis je me rendors pour me réveiller au moment de déjeuner. C'est un menu copieux qui m'attend, j'en avais bien besoin. Pendant la journée pour m'occuper je vais et je viens en arpentant les lieux, la grange et l'étable des vaches, je dois être prudent pour ne pas me montrer et attirer l'attention des passants. Lorsque la nuit arrive, notre hôte m'apporte à dîner, nous échangeons quelques paroles en sourdine puis je reste seul à consommer mon repas. Il est tard lorsque un camarade qui doit m'accompagner arrive. Nous partons tous les deux côte à côte par un chemin qui me semble sans fin. Descentes rapides, marche à travers prés et bois, escalade d'énormes rochers, nos balluchons se font de plus en plus lourds.

Arrivée au maquis

Enfin nous arrivons. Une sentinelle armée nous demande le mot de passe et appelle le responsable. Celui-ci arrive rapidement et nous fait entrer dans une « cahute. Dès mon entrée, j'entends des chuchotements, les gars se demandent qui je suis. Quelqu'un qui me connaît répond : « c'est notre ami « Lily » ! Je leur serre la main à tous. J'ai à peine fini mon tour qu'on me demande si j'ai du tabac. Je réponds que non, mais je sors un paquet de Gauloises que je leur distribue, une grande joie se manifeste rapidement dans « la piaule ». La cigarette au bec, les gars me demandent des nouvelles du pays. Nous bavardons longtemps parce que je connais beaucoup de monde. Il m'est désigné une place pour me coucher. Je déballe mes couvertures et je fais mon « Paddock ». Je suis fatigué et m'endors tous de suite. J'ai l'impression que la nuit est courte.

Au réveil, les copains prennent chacun leur serviette et partent se débarbouiller dans une rigole située à une centaine de mètres de la cahute. Je suis donc le mouvement. Je fais connaissance avec ceux que je n'avais pas vus la veille, deux d'entre eux étaient partis une heure avant pour faire le jus. Je me demandais où se passait la restauration ne voyant nulle part d'ustensiles de cuisine. Un copain me demande de prendre mon quart, ma gamelle et toutes mes affaires pour aller boire le café. Notre petit « régiment » se met en file indienne et se dirige vers la restauration en suivant de petits sentiers. Chemin faisant, je tente de m'orienter un peu en regardant de tous côtés. Il n'y a rien que des bois, pas une maison en vue. En arrivant à proximité de gros rochers, je vois se dégager un peu de fumée. C'est la cuisine qui est bien camouflée avec des branches. Je rentre et suis surpris de voir cette installation volante. Pour déjeuner, nous avons un quart de café et une tranche de pain. Deux cuistots font les corvées de pluche et la vaisselle. Nous autres partons creuser un abri à deux kilomètres de là. Pour nous y rendre nous devons suivre des chemins rocailleux, sauter d'un rocher à l'autre sans perdre l'équilibre. Parfois il arrive que quelqu'un tombe sur les fesses (plat cul) Néanmoins nous marchons tranquillement en regardant les truites et tous les beaux poissons qui brillent au soleil dans la Dordogne. Les camarades m'expliquent où se trouvent les villages environnants et me citent les noms de ces lieux. J'aperçois enfin un endroit où la terre et des pierres ont été remués, l'‘approche du chantier se fait sentir. Dès notre arrivée le responsable divise le groupe en deux, et toutes les heures, ceux qui se reposent vont relayer leurs camarades. Nous avions de bons outils, sauf pour la brouette qu'il fallait rafistoler à chaque voyage d'un pointe ou d'une planche.

À midi, nos deux cuistots arrivent avec une grosse marmite pleine de patates, un bout de viande et un morceau de fromage pour chacun. L'un d'entre nous fait équitablement le service. La boisson est à volonté, c'est du "château la pompe" qui nous suit partout. À la fin du repas nous prenons un peu de repos, nous causons, puis le groupe de relève prend sa place au chantier. Nous faisions huit heures de travail dans la journée, divisés en deux groupes, chacun de nous faisait quatre fois une heure de terrassement. La journée de travail terminée nous reprenions le chemin de la cuisine.

Je quitte le camp

J'ai souvent admiré cet endroit. Nous avons continué ce travail quelques jours. Certains d'entre nous étaient certains que nous avions été repérés ; alors nous avons proposé d'abandonner cette construction. Quelques uns n'ont pas voulu le comprendre. C'est alors qu'avec trois autres camarades, j'ai décidé de quitter le groupe. Je me souviens de deux noms Edouard Manaud qui est actuellement à la maison de retraite et Pierre Laporte décédé aujourd'hui. Nous avions une petite idée de la direction que nos allions prendre. Nous avons alors trié les gamelles, les quarts, les couverts et autres ustensiles. Nous avons aussi récupéré le peu de ravitaillement qui nous appartenait, et surtout nos couvertures. Nous sommes partis, puis avons fait halte dans une petite grange pas très loin du camp que nous venions de quitter. Nous sommes restés là, cinq jours. Nous avions hâte de nous installer, faire nos lits et faire sécher nos effets sur des bâtons glissés dans les joints du mur.

Le ravitaillement nous avait été coupé du fait de notre départ, nous devions par conséquent nous débrouiller. Notre compagnon d'infortune «Pierrot » avait une idée. Non loin de la grange, une jeune fille gardait un troupeau de moutons, notre ami s'y rend et engage la conversation aussi gentiment que possible. Puis il aborde la question du ravitaillement. Notre aimable bergère promet à Pierrot de lui apporter à manger le lendemain. Pour le soir même il nous restait quelques réserves dans nos musettes.

Le lendemain matin au petit jour, notre première pensée est pour la bergère. Pierrot se lève le premier et se précipite à son rendez vous. De loin il aperçoit la jeune personne assise sur un rocher. Notre ami s'y rend et nous restons à attendre, le temps semble bien long. Plusieurs heures se passent avant de voir arriver notre camarade tout joyeux chargé d'un plein panier de pommes de terre, six oeufs et une andouille. Une fois rentré, Pierrot nous parle de la bergère…… A-t-il vraiment tout dit ? En tout cas, nous voici bien heureux tous les quatre avec ce ravitaillement. Nous n'avons pas perdu de temps pour manger l'andouille, en guise de petit déjeuner. Pierrot a rendez-vous à nouveau le lendemain, il « repique au truc » avec toujours de la veine, il revient cette fois avec un bon morceau de pain et d'autres patates.

Le soir, nous partîmes à trois avec une gamelle dans l'espoir de traire les deux chèvres. Nous sommes aussi maladroits. L'un tient la chèvre par les cornes, l'autre par une patte et le troisième tire comme il peut sur les tétines. Nous réussissons enfin à remplir notre gamelle d'environ deux litres. La faim nous tenaille, alors, nous allons à la pèche et à la recherche des nids. C'est au cours d'une de ces expéditions que nous entendons comme un miaulement. Nous approchons en escaladant des rochers à pic, et en traversant des ronces aussi hautes que nous. Finalement nous arrivons à l'endroit d'où semblait venir le cri, nous apercevons alors le nid d'une buse avec trois petits. Pour les atteindre nous faisons la chaîne en nous donnant la main, le premier s'accroche à une branche, si elle avait cassé une chute d'au moins trente mètres nous attendait tout les trois. Nous risquons notre vie, mais, nous parvenons à nous emparer des trois oiseaux. Dès notre arrivée nous les faisons cuire, l'odeur n'est pas appétissante, mais nous sommes affamés.

Le lendemain nous allons à la pêche. Nous possédions des cartouches de dynamite dérobées dans une carrière avant mon arrivée dans le groupe. Nous pensions que ces explosifs nous permettraient de "pêcher" une bonne friture. Nous voilà donc partis vers la rivière. Nous choisissons un endroit propice à notre entreprise, deux d'entre nous se déshabillent pour entrer dans l'eau et arrêter le poisson au fil du courant, les deux autres font partir les détonateurs. Le coup est bien réussi, nous voyons bientôt les poissons montrer leurs ventres blancs à la surface de l'eau et glisser vers l'aval où nous les attendons. À notre grande surprise ils sont bien plus nombreux que nous le pensions, nous n'arrivons pas à tous les ramasser, les copains arrivent à la rescousse en toute hâte. Nous emplissons deux musettes de belle friture! Sortis de l'eau et rhabillés, nous partons tout joyeux vers notre « bicoque » où nous cuisinons la pitance et nous mettons à table plus tôt qu'à l'accoutumée pour profiter sans attendre de ce festin.

Pourtant déguster de pareilles victuailles sans une goutte de vin pour les arroser, ne cesse de nous frustrer. Le soir venu, nous décidons d'aller faire une petite tournée vers ce cher bistrot d'Eylac.

Les lilas sont en fleurs

Le plan est adopté à l'unanimité, chacun se prépare, et revêt sa tenue de sortie avec de fins souliers ferrés de gros clous! Quant à la cravate et la pochette, n'en parlons pas. Nous voici en route ! À l'approche de la Dordogne, à proximité du lieu où nous allons traverser nous apercevons un beau lilas en fleur. Chacun cueille un bouquet pour le porter au café, pensant faire plaisir aux patrons. Nous trouvons enfin la barque qui va nous permettre de traverser la Dordogne. Elle est attachée avec une chaîne que nous décrochons, aussi lestes que des lapins, nous montons à bord. Celui qui joue le rôle de pilote s'amuse à faire tanguer l'embarcation, mais elle prend déjà l'eau à tel point que nous avons les pieds trempés à l'accostage! Cela ne fait rien, avec un peu de marche, il nous reste encore huit kilomètres avant d'arriver, les souliers auront largement eu le temps de sécher. Nous approchons du café à pas de loup, longeant les talus, marchant dans le fossé, s'arrêtant par moments. L'un d'entre nous part en éclaireur. Il va voir la patronne et lui explique notre situation et notre attente. Elle répond que nous pouvons entrer sans crainte d'aucun danger, elle est heureuse de nous recevoir. Nous y allons avec nos beaux bouquets de fleurs, elle nous accueille gentiment et nous fait passer dans une petite pièce. L'un de nous lui explique que nous venons de faire une « bonne trotte » et que si elle avait un peu de « pinard » ça nous arrangerait bien. Elle nous demande si nous voulons du blanc ou du rouge. Nous échangeons un long regard dans lequel il n'est pas difficile de lire que nous sommes preneurs de tout, mais nous lui répondons que nous voulons du rouge. Elle part chercher le nectar tant attendu, nous nous réjouissons d'avance en lançant des « y a bon » ! Le premier litre ne s'est pas vu mourir. Dès la fin du quatrième nous passons au blanc (nous ne marchons pas sur une jambe) Entre temps la patronne nous propose un petit casse croûte qu'il serait inconvenant de refuser, nous le partageons avec plaisir et grand appétit. Au moment de régler la note, la patronne du bistrot n'accepte pas l'argent. Nous avons mangé à l'œil! Il est plus de minuit, il faut vite déguerpir. Avant de partir, nous lui achetons une couronne de pain. Sur le chemin du retour, nous sommes moins prudents qu'à l'aller, nous nous sentons plus forts que tout, nous n'avons peur de rien, l'alcool nous donne du courage. Nous reprenons le cauchemardesque chemin ténébreux, bondissant d'un rocher à l'autre en file indienne, il nous fallait bien toute la largeur du chemin, ça « chassait de temps en temps ». Nous sommes en route depuis un bon moment lorsqu'un des quatre propose de rouler une cigarette. Tous d'accord nous nous asseyons au milieu du chemin. Rapidement mes camarades se mettent à l'ouvrage, je les regarde attentivement et me délecte de la peine et du temps qu'il leur faut pour arriver à réussir tant bien que mal à rouler leur tabac. Ils allument enfin leurs feux de position et nous regagnons notre « paquebot ». C'est alors que celui qui avait proposé de faire une « cibiche » s'aperçoit qu'il n'a plus sa blague à tabac, elle est probablement restée au milieu du chemin, tant pis nous montons dans la barque et nous traversons rapidement. À l'arrivée nous avons vingt centimètres d'eau dans notre embarcation et nous avons à nouveau les pieds mouillés. Nous attachons notre bateau et regagnons le « château » où nous avons roupillé comme quatre bienheureux, sans soucis.

Nous déménageons à nouveau

Le lendemain nous n'avons plus de ravitaillement ce qui nous oblige à déménager. Nous sortons le matériel devant la porte et préparons les baluchons. L'objectif suivant se situe à vingt cinq kilomètres, nous n'avons pas le choix. Nous emportons tout: poêles, gamelles, couvertures, linge etc... Il nous faut bientôt gravir une côte à travers bois avant d'arriver à proximité d'un village que nous contournons. Cela se reproduit plusieurs fois avant de parvenir à Roudière harassés de fatigue et blessés par nos fardeaux. Nous entrons dans une grange que nous avions repérée (elle n'existe plus aujourd'hui) pour chercher de quoi se coucher en furetant partout nous trouvons juste une petite brassée de foin. Nous déballons nos couvertures et nous couchons sur le plancher. Ce peu d'herbes sèches ne faisait qu'un très mince matelas. Cependant, personne n'avait besoin d'une berceuse pour sombrer dans un sommeil réparateur. Le lendemain nous étions encore « flapis », et avons attendu midi pour émerger de notre lit douillet afin de casser la croûte. En cherchant nous

avons pu trouver de quoi installer une table avec deux bancs et même un mouchoir qui nous a servi à l'essuyer. Notre menu fut un peu de pain avec une boîte de sardines le tout accompagné d'un litre d'eau. Cette halte dure deux jours pendant lesquels nous ne sortons pas.

Puis nous refaisons nos paquetages et partons à la tombée de la nuit avec des têtes comme des marmites. Nous plongeons à travers bois pour regagner le village de Grafeuille. Notre camarade Albert Brousse nous y accueille. Il nous a préparé un bon lit, et nous attend dehors en fumant sa petite « cibiche ». La rencontre se passe très discrètement, il nous fait entrer dans la maison. Il fait chaud, et après un tel trajet, faut-il préciser que nous avons une soif terrible? Albert, très prévenant nous avait préparé une bouteille de pinard et une de cidre sans parler de la bouteille de « gnôle » qui trônait bien raide au beau milieu de la table. Il nous fait boire un petit coup et nous nous couchons là tranquilles, terrassés par la fatigue et l'alcool. Après quelques heures de repos notre ami vient nous réveiller, le jour pointe à peine, il ne faut pas se faire remarquer.

Nous prenons nos vêtements en vitesse, nous saisissons une pelle, une pioche, une hache, la marmite, il nous a donné une pleine musette de patates pour notre repas de midi. Nous allons dans les bois construire un chalet. Arrivés à un petit ruisseau, nous trouvons un bel emplacement où nous pouvons envisager de nous installer. Nous commençons immédiatement notre ouvrage. Pour cela, il convient de réaliser un trou assez profond afin que la construction finie, le toit de celle-ci arrive au niveau du terrain naturel. Car nous voulons être bien camouflés. C'est une vraie corvée qui va nous prendre plusieurs jours d'un travail d'autant plus pénible que chaque matin nous devons effectuer six kilomètres pour nous y rendre et autant le soir pour rentrer. Le chemin est long et nous risquons sans cesse d'être repérés. Nous décidons alors de nous rapprocher de notre future « villa » en allant au Chassang chez la Margueritte qui nous prépare de quoi coucher. Nous y passons quelques jours, peinards, tandis que s'achève la construction de notre chalet. Un matin nous avons oublié de nous réveiller assez tôt. Le soleil est déjà haut lorsque en sursaut, nous bondissons hors de nos plumards. Nous enfilons nos vêtements en toute hâte, et ouvrons la porte. Nous apercevons alors quelqu'un que nous connaissons pour être un « cagoulard », c'était le fameux milicien du bourg qui montait tranquillement un chemin. De crainte qu'il nous voie nous filons rapidement avec nos paquetages pour nous réfugier dans la villa. Nous y installons notre plumard avec deux barrières qui avaient servi à fermer un pré et que nous avions récupérées un soir au clair de lune. Puis nous construisons un foyer avec deux grosses pierres. La journée se passe sans autre incident. Le soir nous partons trouver un copain au Teil qui doit nous aider à assurer le ravitaillement. Notre affaire semble « gazer », nous sommes bien reçus. Il nous donne de quoi passer deux ou trois jours en attendant qu'il puisse se procurer d'autres vivres. Nous repartons tout contents. Quelques jours plus tard, l'un de nous décide de partir pour rejoindre une entreprise. Il pense qu'il sera tranquille et pourra travailler sans crainte. Le jour de son départ, il pleut à torrent, il est triste de nous quitter. Malgré la pluie, nous pouvons lire sa peine. Il nous dit au revoir et nous promet de donner des nouvelles. Nous ne l'avons jamais revu!

Quelques jours après, un autre camarade propose d'aller chercher de la farine chez des amis à lui aux Croses de St Paul. Il a un long chemin à faire, et pour le retour il ne pourra pas la porter seul. Le lendemain soir, nous y allons tous les trois. Nous y cassons la croûte et préparons deux petits sacs de farine. Nous discutons un petit moment, notre camarade Edouard Manaud décide de rester là deux jours. Pierre Laporte et moi repartons avec les sacs, nous avons quinze « bornes » à nous taper. Le voyage se passe bien sauf que, chemin faisant, nous avons le gosier sec, nous passons donc chez la Marie Greze au Teil de Champagnac, Pierrot me fait la courte échelle et je me hisse pour frapper aux carreaux. Je cogne longtemps mais rien ne bouge. J'en déduis qu'elle doit être plongée dans ses rêves, rien n'y fait elle ne se réveille pas. Cela nous fait de la peine de repartir sans pouvoir se mouiller le bec. Nous arrivons bien fatigués à destination. Deux jours passent, nous attendons inquiets le retour d'Edouard. Comme nous ne le voyons toujours pas revenir nous pensons qu'il peut être pris. Par prudence, nous décidons de changer d'habitation. Nous prenons nos affaires et laissons les siennes soigneusement rangées dans un coin.

Chargés comme des bourricots nous nous dirigeons vers une petite cabane repérée peu avant. La

première chose à faire est de réparer le toit, ceci fait, nous préparons notre paddock avec de grosses barres et des branches tressées en guise de sommier, dans un coin sera installé un petit foyer. Voici que midi approche et que nous n'avons rien à croûter! Que faire ? Nous trouvons au fond d'un sac quelques patates que nous faisons cuire à la sauce « m'étouffe » aucun risque d'indigestion ce jour là. À la nuit, nous partons à la recherche d'un peu de paille que nous plierons dans les couvertures. Nous allons au Chassang chez la Margueritte qui nous laisse prendre ce qu'il nous faut. Pour le repas, nous allons trouver notre camarade Jean Grèze qui est au courant de notre situation, nous sommes reçus avec un casse-croûte, puis Jean nous montre ce qu'il s'est procuré, pommes de terres, fromage, caillade blanche (fromage de vache) sans oublier un litre de piquette. Nous sommes plus que satisfaits, discutons un moment avec lui et repartons le sac bien garni, en sautant allègrement les palissades. Puis nous repassons chez la Marguerite prendre nos couvrantes. Arrivés à la cabane nous préparons en vitesse un bon petit plumard, toutes ces allées et venues nous font tomber de sommeil.

Notre villa

À partir de ce jour, nous nous sommes organisés peu à peu aussi bien pour l'installation que pour le ravitaillement. Malgré quelques salauds de miliciens que l'on retrouvera plus tard, beaucoup de gens faisaient tout leur possible pour nous aider. Nous les remercierons et les reconnaîtrons comme des amis. Nous avons passé deux mois tranquilles dans cette petite "villa des amoureux". Nous allions à la pêche aux truites, aux écrevisses, à la chasse avec une fronde et nous faisions cuire les oiseaux sur place à la broche, c'était fameux, un vrai régal. Nous montions à l'extrémité d'un rocher d'où nous pouvions admirer le paysage. Les paysans se fatiguaient à rentrer les récoltes alors que nous nous tournions les pouces à l'ombre des châtaigniers. Cependant nous avions un peu le cafard, particulièrement lorsque nous apercevions des jeunes filles en robe d'été qui fanaient, on les distinguait de loin. Nous étions des clandestins, cachés dans les bois, parfois nous avions de la peine à l'accepter.

Nous avons travaillé à faire un peu de bois, des fagots, des rames de haricots. Les soirs comme les renards, nous allions nous promener un peu, au clair de lune, comme dans la nuit noire comme une « Gogue » (un boudin). Nous rentrions toujours, quelques fois le jour se levait mais en arrivant à notre bicoque, personne ne nous fâchait pour autant, nous n'avions plus qu'à nous coucher pour roupiller autant que nous le voulions pendant que nos amis Teil moissonnaient.

Les dimanches nous prenions notre petite tenue de sortie pour aller voir les demoiselles qui nous portaient le café ou le vin blanc avec les gâteaux. Il y avait donc malgré tout des jours heureux parmi les autres.

De temps en temps nous partions à la « ville » de Champagnac pour y boire un coup, casser la croûte et ramener du ravitaillement. Ça a toujours bien marché sauf un soir. Nous allions nous mettre à manger des farcidures avec des œufs sur le plat et boire un « kilo », quand les « flics » sont annoncés à proximité. Nous partons en vitesse laissant à regret toutes ces bonnes choses si appétissantes sur la table.

Cette galère a pris fin quand j'ai rejoint le treizième bataillon FTP ou j'ai joué le rôle de chauffeur, et participé à la constitution de la 23-44ème compagnie (que nous retrouvons plus loin).

***

Forges 1943-1944

Lily Vergne à gauche et son ami Cendrou Grafeuille (décédé depuis). Au centre une jeune fille du village

L'organisation du maquis

La France est envahie, et pour certains, c'est inacceptable, leur conscience, leur clairvoyance, leurs engagements politiques les incitent très tôt à s'organiser pour résister.

De véritables organisations de résistance apparaissent. En Novembre 1941, le mouvement « Libération nationale » d'Henry Frenay et « Liberté » de François de Menton et Edmond Michelet déjà constitués, fusionnent pour former le mouvement « Combat ». Ce mouvement se joint à d'autres et donne naissance à l'Armée Secrète. En Corrèze, Martial Brigouleix, en fut jusqu'à son arrestation, le représentant reconnu et estimé de tous.

Ce n'est que plus tard, lorsque les représentants de l'armée dissoute furent intégrés, que l'A S devint une organisation plutôt militaire. En effet, après la débâcle de 40, les anciens militaires étaient disponibles et éprouvaient le besoin de reprendre du service. Ils y étaient encouragés par les appels du général De Gaulle. Les réfractaires au STO y trouvaient également leur place. Au printemps 44, affluent, venant de toutes part, tous ceux qui veulent prendre une part active à l'affrontement final.

La résistance s'organisa grâce aux initiatives courageuses de nombreuses personnalités connues ou inconnues, et aux initiatives du parti communiste qui est clandestin à ce moment-là. Aujourd'hui beaucoup semblent l'ignorer pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une volonté de rigueur historique. Or je pense que nul n'a le droit de tricher avec l'histoire et nous devons exprimer les évènements dans leur réalité et leur complexité. Le soutien du peuple joua un rôle déterminant. Ces masses populaires, ouvrières, paysannes, intellectuelles, avaient pleinement conscience du devoir à accomplir. Par contre, les puissances d'argent avec le grand patronat ainsi que les organisations qui leur été dévouées, voyaient quant à elles dans cette situation, une opportunité à mettre au pas le mouvement social. Le 15 Mai 1941 le parti communiste appelle à la constitution du « Front National de la résistance pour l'indépendance de la France » dans le but d'unir au sein d'une même organisation politique tous ceux qui voulaient lutter contre l'occupant. Il est bien évident que ce « Front National » n'avait rien à voir avec l'organisation politique qui, bien plus tard, s'est créée en usurpant l'appellation, avec des orientations qui vont à l'opposé de ce que fut l'esprit de la résistance et particulièrement celui du programme du CNR (conseil national de la résistance). Les anciens responsables du vrai Front National intentèrent un procès à ce parti politique. Ils furent déboutés car la première organisation était dissoute depuis la libération du pays. Pourtant la définition du dictionnaire indique bien qu'usurper consiste à « s'emparer indûment d'un bien ou d'une dignité » Puis en Février 1942, le PCF crée les Francs Tireurs et Partisans Français qui remplaceront les O.S (organisations spéciales). Les FTPF (on prendra l'habitude de dire FTP) sont théoriquement le bras armé du Front National de la résistance. En réalité, les FTP dépendent directement des instances dirigeantes du parti qui crée aussi les M.O.I (Main d'œuvre immigrée) dont Manouchian sera un des responsables pour la région Parisienne.

Les différents mouvements de résistance seront plutôt unis dans leur diversité car, en dépit de leurs différences, ils poursuivent le même but. Dans sa mission d'unification Jean Moulin se heurte à de nombreux obstacles, certains groupes avaient cédé aux sirènes de la division, encouragées voir orchestrées par les adversaires mêmes de la France résistante. Mais cette tâche fût accomplie ce qui donna une meilleure efficacité à la France combattante et permit de se regrouper derrière un chef unique. Le Général qui avait acquis de ce fait une légitimité et une autorité que les autorités Britanniques et Américaines rechignaient à admettre. Cela permit aussi de couper court aux

prévisions des Américains qui comptaient administrer provisoirement notre pays après sa libération.

Localement, outre l'action politique clandestine, le front national de la résistance est organisé à Sainte Fortunade avant que la zone sud soit occupée. Des documents qui concernaient ma famille montrent que mon père et ses frères ont adhéré au front national de la résistance le 1e août 1942 après avoir étés contactés par Pierre Geneste qui en dirigeait le secteur local et devint aussi par la suite responsable FTP. Ils ne furent pas les seuls probablement mais trop de gens sont partis en emportant leurs souvenirs.

***

Le départ aux FTP

Les Francs Tireurs et Partisans s'arment et s'organisent pour lutter contre l'occupant. Ils n'acceptent pas d'attendre l'arme au pied que le grand jour arrive, ils ne cessent de harceler l'ennemi qui, à Tulle notamment, finira par ne plus oser sortir de sa tanière sans une lourde protection. Bien des résistants étaient surtout armés de leur courage, ils ne disposaient en effet que de peu d'armement et d'une formation militaire approximative.

> Comme le signale Etienne Madrange dans son livre « Dans les bois Corréziens » Antoine Colin part aux FTP début Mars 1944. Depuis le début il est en relation avec des responsables de cette organisation. Les FTP font sauter les voies ferrées pour retarder les convois en partance vers l'Allemagne, ou tendent des embuscades et n'hésitent pas à faire feu sur l'ennemi.

Au début d'année 1944 les FTP reçoivent un afflux de jeunes volontaires qu'il faut encadrer et initier au maniement des armes. Mais certaines de ces recrues sont très jeunes, sans aucune expérience, on manque d'hommes pouvant assurer leur encadrement et leur formation. C'est dans ce contexte que mon père rejoint les FTP au mois de Mars 1944.

Arrivé dans son nouveau maquis, il suit une formation à l'école des cadres à Fanlac en Dordogne proche de la forêt « Barrade ». Son frère Jean n'a pas voulu l'accompagner, il reste avec ses camarades au camp de l'A S**,** la 21ème compagnie qui s'est déplacée à Chabrier, à la limite de Sainte Fortunade et d'Albussac.

***

Les réquisitions

Pendant ce temps, les populations ont à faire face à des difficultés de toutes sortes. Notre mère se souvient : *« à Lagarde Enval celui qui représentait l'autorité municipale m'avait fait venir pour me demander si nous n'avions pas de pommes de terre pour les réquisitions, c'est-à-dire pour les Allemands. Je lui ai dit que nous n'avions que juste le minimum pour nous et pour la semence. Il me répond alors que nous n'avions qu'à en acheter. Je lui conseille d'en faire autant, s'il veut les donner aux Allemands, rien ne l'en empêche ».*

« Nous voulions vivre notre vie de jeunesse malgré tout. Alors nous organisions des bals dont les bénéfices allaient au maquis. Bien entendu c'était illégal, alors on s'arrangeait pour trouver des granges éloignées, à l'écart des chemins. Lors de nos sorties nocturnes, nous circulions à vélo, sans lumière à cause du couvre feu, mais en groupe, nous n'avions peur de rien. Nous fumions un petit peu, et lorsque nous marchions, les bouts incandescents des cigarettes nous permettaient de nous repérer les uns par rapport aux autres ».

« Nous manquions de tout, j'avais une veste en peau de mouton que ma grand-mère m'avait confectionnée, et la plupart des garçons portaient des chemises taillées dans la toile des parachutes récupérée après les « livraisons ». Nous fabriquions nous-même le savon et en guise de café nous utilisions de l'orge grillé ».

***

Les perquisitions

De nombreuses perquisitions avaient eu lieu au Bousquet. C'était le fait des GMR Groupes Mobiles de Réserve qui étaient les mercenaires du gouvernement de Vichy. Des Français qui arrêtaient des Français pour le compte de l'occupant! Le grand père Etienne raconte qu'une nuit, c'est la police allemande qui se déplace.

« *Un soir très tard quelqu'un tape aux carreaux de la cuisine, j'ouvre la fenêtre, c'était un gars du maquis de l'Armée Secrète, Chastang, un copain à Jean, il veut coucher dans la grange. Je lui dis de s'en aller, de rentrer au camp parce qu'ici ce n'est pas sûr, il risque de se faire prendre.*

Plus tard, vers une heure du matin, alors que j'étais couché, j'entends du bruit dehors. Je m'avance doucement à la fenêtre, j'aperçois par une fente de volet des ombres qui se déplacent doucement. Il y a du monde qui bouge en essayant de ne pas faire de bruit. Je m'habille en écoutant ce qui se passe. Le temps me paraît long, ça navigue, dehors des ombres vont et viennent. J'imagine qu'ils écoutent et cernent les bâtiments pour s'assurer que personne ne s'échappe.

Au bout d'un moment, on frappe à l'entrée. « Police allemande ! Ouvrez …!» J'attends avant de répondre, je ne veux pas avoir l'air d'être réveillé. Mais ça cogne fort à tout casser. « Dépêchez vous d'ouvrir ou on enfonce la porte… ! » Je réponds et leur demande ce qui se passe et ce qu'ils veulent. Ils s'énervent encore plus. Je leur dis : « Laissez-moi m'habiller et j'arrive ! » Ils m'ordonnent de me dépêcher.

Je suis déjà prêt depuis longtemps mais pas pressé d'ouvrir. Finalement Je m'exécute. À peine si j'ai le temps de libérer la serrure que la porte est poussée violemment vers moi, et je me trouve devant des soldats qui entrent dans la cuisine se mettent à fouiller partout. Ils me questionnent : « où est votre fils ? » je réponds qu'il est là et qu il dort avec sa femme et son fils. Je leur montre la chambre de Pierre. Ils me demandent de le réveiller, et entrent brusquement, en même temps que moi dans la chambre. Pierrot était réveillé bien sûr, on le serait à moins. Le soldat qui parle toujours, lui impose de montrer ses mains, il s'exécute mais comme ses mains n'ont rien de spécial il dit en se tournant vers moi: « C'est pas celui-là où est l'autre .. ? ». « Vous croyez que je sais où il est, je ne suis pas toujours derrière eux, ils me disent pas ce qu'ils font » L'homme se fâche, me dit qu'ils peuvent me fusiller. Puis ils sortent. Je me rassure à l'idée qu'ils laissent Pierrot tranquille, il est père de famille et à ce titre « légal », mais il est résistant lui aussi et participe aux actions quand il y a des coups durs. On me donne l'ordre de les suivre à l'extérieur, celui qui conduit les opérations se dirige vers la petite maison où se trouve une chambre, nous entrons, il passe la main sous les draps du lit pour vérifier s'ils sont chauds. Ils fouillent partout. Puis, toute cette troupe, ils sont au moins cinquante, se dirige vers la grange. Ils démolissent le fenil en plongeant de grands coups de fourche dans le fourrage pour embrocher celui qui aurait eu l'idée de s'y cacher. Puis ils redescendent à l'étable où une vache s'est détachée. Les boches se mettent à vociférer : « boeuf méchant ! Vous l'avez détaché exprès ! » Je leur réponds que la vache n'est pas méchante et que je vais la rattacher, ils me demandent de faire vite, m'entraînent dehors. « Vous cachez les terroristes ! Vous serez fusillé! ». Il m'est ordonné de me mettre le dos au mur, ce que je fais, les soldats en armes sont en face de moi… À ce moment précis, un homme s'approche de moi, je le reconnais c'est un habitant de la commune, il me dit en patois: « quo vaï pairé Colin ? Quo vaï pas trot ?[4] »

Je ne dirais à personne qui c'était, je le garderais pour moi[5] *! C'est alors qu'un jeune officier allemand s'avance, se retourne vers le groupe et parle. Je ne comprends pas ce qu'il dit, au début il*

---

4 Ça va père Colin ? Ça ne va pas trop ?!

5 Avoir la réaction de mon père, je comprends que lui sait de qui il s'agit

ne semble pas être écouté à en juger à la réaction de la troupe. Certains semblent très énervés, l'officier fait des efforts pour les convaincre. Puis les choses changent et les fusils s'abaissent. »

***

Je ne situe pas la date précise à laquelle ces faits sont arrivés, probablement avant les évènements de Juin parce que le maquisard qui est venu frapper à la fenêtre, a été tué par les troupes de la division SS de la Das Reich le 8 Juin, à moins que le grand père se soit trompé…

De plus, le « bon Français » qui accompagnait les Allemands et semblait en être fier aurait sans doute agi autrement après les évènements de Tulle et d'Oradour-sur-Glane, ou bien, s'il n'avait pas changé de camp, il se serait montré plus prudent. Pourtant les Allemands ne cherchaient qu'un seul des clandestins : Antoine, mon père et non pas Jean, qui n'avait pas encore été tué. C'est à la lecture du journal « La croix de la Corrèze » du 24 Avril 1944 que j'ai trouvé une explication. Ce journal publie un communiqué de la Kommandantur, où les Allemands vouent une haine particulière aux FTP. La base idéologique à l'origine de ce maquis ainsi que les coups très durs portés à l'occupant en Corrèze, y sont pour quelque chose. Les Allemands tentent simultanément de diviser la population et les maquis voire les maquis entre eux.

***

La propagande de Vichy

Dans les années 70, alors que pour mon travail je me trouvais chez des agriculteurs. Le grand-père de la maison me dit : « je me souviens de ton oncle, celui qui à été tué au maquis, avec un copain à lui, un jour, ils ont failli me faire brûler la grange ! » et comme je lui demandais des explications, il poursuivit : « oui, parce qu'ils sont venus me demander s'ils pouvaient coucher dans le foin. Alors dans ce cas, en imaginant que les Allemands soient arrivés et les aient surpris, il y aurait eu des représailles, ces derniers m'auraient fait brûler la grange, m'auraient arrêté, que sais-je? »

Je sens monter une colère terrible. Si j'avais affaire à quelqu'un de mon âge nous nous expliquerions autrement, les mots suffiraient peut-être à calmer mon indignation et mon exaspération. Compte tenu de l'âge avancé de mon interlocuteur, je m'efforce de rester impassible.

J'imagine que si nos deux maquisards avaient voulu coucher dans la grange c'était parce qu'il faisait froid ou qu'il pleuvait, le camp de leur compagnie A.S se trouvait à deux kilomètres environ. À moins qu'ils n'aient voulu tester la confiance d'un homme dont l'engagement politique pouvait laisser penser, qu'il n'était pas du côté des maquis.

Nos gars avaient pris d'énormes risques en s'opposant à l'envahisseur, ils y avaient laissé leurs vies tous les deux. Comment pouvait-on avoir le culot de ne pas respecter leur mémoire, trente ans après. Comment pouvait-on oser me faire cet affront ? Sauf à faire partie encore de ceux qui ont prétendu qu'il valait mieux Hitler que le front populaire ! Seule l'idée que je suis du côté de l'honnêteté de la République et de la paix retrouvée; que je ne manquerais pas de transmettre la mémoire et les idéaux de fraternité, suffit à calmer mon exaspération. Je considère que je suis bien au-dessus de tout ça. Mais tout de même, ceux qui avaient suivi sincèrement le Maréchal Pétain en 1940, n'avaient pu manquer de comprendre depuis longtemps que c'était une erreur. L'événement dont parlait ce vieil homme se situait au début de l'année 1944. Je reste convaincu qu'il aurait mieux fait de leur offrir un bon casse-croûte au lieu de les chasser.

Certes, il est vrai que la propagande des hommes de Vichy avait été très active. Elle relayait celle de l'occupant qui faisait un chantage aux représailles.

Le journal « la croix de la Corrèze » publie dans son édition du Dimanche 23 Avril 1944 un appel à la population émanant du commandant des troupes allemandes qui est notifié au préfet pour diffusion, et dit ceci:

« Dans les derniers jours, les attaques des terroristes contre la population paisible et les embuscades contre les troupes allemandes se sont renouvelées. Chaque citoyen français doit savoir qu'il risque sa vie, sa demeure et ses biens s'il participe à ces attaques ou s'il aide les terroristes d'une manière quelconque.

Si, en n'importe quel point, des terroristes ou d'autres individus suspects sont vus et si, dans ce cas, avis n'en est pas donné aussitôt aux autorités françaises ou aux troupes allemandes les plus voisines, la population doit s'attendre à des mesures de répression . Les maisons d'où auront été tirés les coups de feu seront incendiées. Les appels, les proclamations, les tracts terroristes des FTP etc. doivent être livrés aussitôt aux autorités françaises ou allemandes les plus proches.

Les inscriptions et les appels terroristes doivent être enlevés immédiatement des maisons sur lesquelles ils auront été placardés.

Les infractions à ces instructions seront considérées comme une aide apportée aux terroristes.

La population paisible française est appelée dans son propre intérêt, à collaborer à la lutte contre les terroristes.

Toutes indications susceptibles de contribuer à l'arrestation des terroristes donneront lieu à récompenses.

Les heures de couvre-feu sont fixées de 21h à 6h du matin. »

On sait que les maquis ont toujours pris les dispositions nécessaires pour éviter de faire courir des risques inutiles à la population. Devait-on accepter l'intolérable ? C'est ce que préconisait le gouvernement de Vichy dans sa propagande, mais ceux qui refusaient de se soumettre ont dû se battre de toutes les façons.

Je retrouve dans la presse de l'époque l'éditorial que Mr Philippe Henriot, secrétaire d'état à l'information, prononçait à la radio le 8 Avril 1944.

Il accuse l'Angleterre d'armer la résistance intérieure « Il paraît qu'elle ne pourra remporter la victoire que si elle trouve en arrivant une France déchirée par les plus sanglants désordres. Et si même elle arrivera »

Puis de fustiger les coups de mains organisés contre l'occupant, qui seraient une menace permanente à la population innocente de la part des « terroristes » que devraient dénoncer « les bons Français ». Cet homme de Vichy qui reçoit les félicitations du Maréchal pour ses actions de propagande poursuit: « ou bien la France accepte la politique de Montoir et essaie de mettre fin par une entente où elle sauvegardera son indépendance et sa souveraineté nationale, à la lutte séculaire et stérile des peuples du continent mais alors elle renonce aux attentats et aux sabotages ; ou bien elle rejette cette politique. Considère l'Allemagne comme une ennemie éternelle et décide de poursuivre par tous les moyens la lutte contre elle. Et alors c'est la guerre avec toutes ses atrocités déchaînées contre nous .et une guerre inégale où l'adversaire disposerait d'une supériorité écrasante.

Cette guerre-là je sais bien que les porte-parole frénétiques de la résistance communo-gaulliste rêvent de la déclencher à l'heure du débarquement. Mais avant que les libérateurs aient pu occuper les territoires français, les allemands auront réduit sans pitié une résistance qui triomphe moins lorsqu'elle se trouve en face d'un ennemi armé qu'en face de gens désarmés qu'on abat par surprise » Cette propagande a lourdement influencé certaines personnes, il faut en tenir compte... Bien entendu les autorités de Vichy oublient de dire qu'elles n'acceptent pas seulement la domination par la force mais qu'elles vont largement au-devant des souhaits des occupants. Pierre Laval chef du gouvernement ayant déclaré notamment, qu'il souhaitait la victoire de l'Allemagne !

***

La dernière perquisition

Mon père a raconté plusieurs fois l'histoire de cette perquisition devant mes frères et moi. Un jour que le grand-père du Bousquet était venu chez nous, il relate celle où les Allemands avaient voulu le fusiller. Puis il entreprend de raconter la dernière perquisition.

Grand-père interpelle mon père:

« - Tu te rappelles quand les miliciens sont venus ? Que tu étais couché dans la petite maison ? On leur a bien fait peur ce jour-là !

- Je m'en souviens comme si c'était hier… »

Tous les deux s'arrêtent un instant de parler, ils rient en échangeant un regard complice.

« *... Le matin de bonne heure il était à peine jour, je suis réveillé par le bruit de frein d'une voiture qui s'arrête. Je me lève vite et tout en m'habillant je regarde par le coin de la fenêtre, ce sont des miliciens.* »

« *- Ils sont montés à la maison, ils ont demandé (toujours la même chose) où est votre fils ? Je leur ai dit que tu étais là, ils m'ont demandé d'aller te chercher. Je suis venu.*

- Oui, mais j'étais déjà habillé et le pétard était prêt. Tu te rappelles ? Je t'ai demandé de leur dire que je m'habillais et que j'arrivais. Et surtout de monter te barricader à la maison parce que ça risquait d'aller mal, d'y avoir du « grabuge ». Je les ai guettés, et, au moment qui me paraissait propice, j'ai ouvert la porte brusquement, en leur présentant le « pétard » sous le nez et en leur criant « Main en l'air ! On ne bouge pas, bande de salopards ! Ou votre compte est bon. ». Ils étaient stupéfaits, ils s'attendaient à tout sauf ça. Ils étaient au bas des escaliers, je leur ai ordonné de reculer et de poser leurs armes l'un après l'autre. Ils ne savaient rien dire d'autre que «Ne fais pas le con ! Ne fais pas le con !! »

« *Si vous vous tenez tranquilles, je vous ferais pas de mal, on a autre chose à faire nous, qu'à s'en prendre à d'autres Français ! Passez devant, on monte à la maison voir s'il y a un peu de café, on va s'expliquer, et après je vous laisserai partir ».*

- Ils ont eu la trouille de leur vie, je crois bien qu'un ou deux n'ont même pas osé mettre de sucre dans leur café. Ils ne faisaient pas les fiers quand on leur a dit que de toute façon l'Allemagne perdrait la guerre et que eux devraient rendre des comptes.

- Je me rappelle leur avoir dit : « Je voudrais pas faire le sale boulot que vous faites ! J'admets que vous avez peu être cru aux théories de Pétain et qu'ensuite vous vous êtes laissés entraîner. Maintenant il est clair que vous dénoncez et arrêtez des Français pour le compte des boches. Mais ils ne seront pas toujours là pour vous défendre ! Alors arrêtez ce sale boulot, essayez de vous racheter si vous pouvez. Il est encore temps. On vous laisse partir pour cette fois, mais si vous n'avez pas compris la leçon, et qu'on vous y reprenne, il n'y aura pas de pardon les gars… ! »

« *- On ne les a jamais revus ceux-là !*

- *Non et il n'y a plus eu de perquisitions non plus ! »*

***

Les fausses heures de gloire

Un soir, le cousin Julien Eyrolles qui travaillait à la « Manu » fut alerté par un collègue qui lui demandait de bien vouloir venir s'occuper de son oncle (qui n'était autre que mon grand père Etienne). Ce dernier se trouvait au café, passablement éméché et parlait beaucoup. Il se sentait en état de gloire et tenait des propos insultants à l'encontre d'Hitler, Pétain, les « collabos » et compagnie.

La situation était dangereuse et délicate. Julien entreprit de ramener chez lui, au numéro 25 de la rue du 4 Septembre, où il habitait avec son épouse et son fils, cet embarrassant tonton. Comme c'était tout près, il pensait pouvoir agir incognito et se disait que l'oncle allait bien se calmer. Mais « Toinet » ne l'entendait pas ainsi et prétendait qu'il était encore capable de rentrer au Bousquet, tout en précisant qu'il n'était pas pressé.

Notre « Héros » fini par consentir à suivre Julien uniquement pour rejoindre sa ferme, située à environ cinq kilomètres. « *Certes, raconte Julien, nous voilà enfin partis ! Mais il nous fallait encore traverser une partie de la ville pour aller de Soulhac à la gare. C'était en soirée, il n'y avait pas beaucoup de monde, mais il suffisait de croiser une personne malveillante ou un soldat allemand* ». Notre oncle ne se calmait pas et ne cessait de déverser ses dangereux commentaires. « *On imagine mal aujourd'hui les risques de la situation* » ajoute Julien, puis il conclut : « *on a fini, non sans mal, par arriver au Bousquet, je n'avais plus qu'à retourner à pied et seul à Tulle, en prenant maintes précautions à cause du couvre feu.* » Chez Julien, l'inquiétude était à son comble, il était deux heures du matin quand il arriva. Il dormit peu mais profondément, il n'en revenait pas d'être rentré sain et sauf.

***

Les liaisons dangereuses

Afin d'échanger des informations sur les actions à mener, la résistance devait établir des contacts discrets. En règle générale, l'agent de liaison rencontre quelqu'un qu'il ne connaît pas. Un signe de reconnaissance et un mot de passe sont nécessaires. Mon père a quelque fois été chargé de telles missions, il raconte : « *Un jour, j'ai rendez vous dans un café à la gare de Tulle. Arrivé sur place, je commande un verre de vin rouge et je m'installe seul à une table, où je me mets à lire un journal. C'est la consigne ! Au bout d'un petit moment, quelqu'un arrive derrière moi, passe à côté en me disant discrètement « 22 ! » et s'enfuit rapidement. Il ne me reste qu'à en faire autant avant d'être arrêté. Nous avons été dénoncés ! Par qui ? Comment l'autre gars a-t-il eu l'information ?..... Mystère !* »

Il poursuit : *« Un autre jour, alors que je viens de rencontrer un contact, à Tulle, il est déjà nuit, je décide de passer par le village du Bousquet. Je suis à pied, à un moment je monte en traversant un pré, en direction de la barrière d'entrée « La Clède ». Derrière se trouve un chemin que j'ai l'intention d'emprunter. À l'instant où je me trouve à proximité de cette entrée, j'en suis à une dizaine de mètres, j'entends parler. Je m'arrête, j'écoute, je ne comprends rien, ça parle « charabia » ! : Des soldats allemands sont là, tout près de moi, à une croisée de chemin, à peine une vingtaine de mètres. Je fais demi-tour, et discrètement, je contourne le danger. »*

***

Les parachutages

Ma mère se rappelle ces moments : « Beaucoup de gens qui n'étaient pas officiellement au maquis apportaient leur soutien comme ils pouvaient et ne refusaient pas un coup de main. Je me rappelle qu'avec mon père et mon frère Jean nous sommes allés chercher des conteneurs d'armes à l'occasion d'un parachutage au Puy « Giganda ».

C'était toute une aventure pour circuler dans les chemins en pleine nuit, on n'y voyait pas grand-chose. De la Signalade au lieu du parachutage ce n'était pas loin surtout que nous connaissions bien les chemins, mais une fois chargés, pour aller ici ou là, répartir les chargements c'était long »

***

Les évadés

La Résistance comptait dans ses rangs de nombreux prisonniers évadés.

Un ami, Charles Gibiat, racontait sa captivité à « Rawa-Ruska » qui était un camp disciplinaire pour prisonniers de guerre en Allemagne. « *C'était, dur il nous fallait faire les corvées et recevoir des coups. Nous étions surveillés par des «kapos » Il s'agissait de prisonniers français choisis pour ce travail ; pour sauver leur peau ils voulaient montrer à leur geôliers qu'ils pouvaient leur faire confiance, et se montraient encore plus durs.*

Nous ne mangions pas à notre faim. Mais l'espoir était en nous. Nous, nous réunissions par trois furtivement pour nous informer les uns les autres ; c'était interdit, il fallait faire attention. En attendant l'ouverture du deuxième front à l'ouest, c'était la victoire de Stalingrad, et l'avancée des troupes Soviétiques à l'est qui nous exaltaient. C'était pour nous le signe, que la fin de l'Allemagne nazi était imminente. »

« *Un jour, je me suis évadé avec deux autres compagnons plus jeunes que moi. Arrivés en France nous avons passé la nuit dans un bois. Au réveil nous avions faim. Comme nous approchons d'un champ de blé, nous apercevons une ferme. Mes compagnons craignent d'aller voir les fermiers. Fils de paysans, je leur dit que nous n'avons rien à craindre et nous allons leur demander du ravitaillement. Ils nous reçoivent bien ; et nous donnent ce qu'il faut. Je finis par arriver à Ladignac chez mes parents, en train jusqu'à Tulle puis à pied* ».

***

L'attaque de Tulle

Le 7 Juin 1944, alors que les troupes alliées ont débarqué en Normandie, les forces FTP de la Corrèze attaquent la garnison ennemie de Tulle.

Notre père rapporte qu'alors, il fait partie du détachement « Brochet ». Celui-ci, au petit matin, est placé en protection du PC du bataillon commandé par le commandant « Jean Paul » (Constant Magnac). À l'aube, ils prennent position à « Roussoles » près de la gare, vers le pont du chemin de fer de la ligne qui conduit à Ussel et Clermont. L'objectif est la manufacture. Malgré les affrontements, l'ennemi, puissamment défendu, ne peut être délogé.

En fin de matinée, l'état-major donne l'ordre de se replier. Le PC du bataillon le transmet aux formations en cours de combat qui décrochent, alors que de l'autre côté de la ville les combats continuent de faire rage et que les évènements prennent un tour différent. Mais l'intensité des affrontements rend impossibles les liaisons entre l'état-major et certains éléments au combat.

À la fin de la journée du 7 Juin et pendant la nuit suivante, les autres forces combattantes se battent et délogent les Allemands des secteurs hauts de la ville. La ville de Tulle est coupée en deux, d'un

côté elle est libérée, de l'autre subsiste un îlot de résistance ennemie à la manufacture d'armes.

Parmi les récits, je retiens celui-ci particulièrement! Dans les années soixante dix, je me trouvais à l'hôtel Saint Martin pour une réunion, je rencontrais Jean Maison, maire de Clergoux et ancien résistant. Alors que nous bavardions dans l'entrée, arrive Fernand Dupuis qui était alors député maire de Choisy le roi. *« Vous voyez les gars, ça me fait drôle de rentrer par la porte dans cet établissement ! La dernière fois que j'y suis entré, c'était par la fenêtre ! C'était au matin du 8 Juin 44, nous sommes arrivés par la rue de derrière, nous sommes montés sur les cuisines et entrés par les fenêtres de l'étage !»* Ceux qui ont eu la chance de connaître Fernand Dupuis, un être brillant, sympathique, jovial, souriant comprendront à quel point je savourais son récit. Il était encore alerte et je n'avais aucune peine à l'imaginer en fougueux jeune homme de vingt ans, prêt à surmonter tous les obstacles, affronter toutes les difficultés... « *C'est beau d'avoir 20 ans et de se battre pour la liberté ! Quoique... on préférerait ne jamais devoir se battre, mais avoir 20 ans »*...Commenta-t-il, avec un sourire qui en disait long!

***

Mais revenons en au commandement des forces résistantes. Elles prennent contact avec le préfet et s'installent à la mairie dans l'après-midi du 8 Juin. Pas pour longtemps, en fin d'après-midi, pire qu'un tonnerre qui gronde, les blindés de la division SS Das Reich se font entendre, il faut vite déguerpir.

Mon oncle Pierre était entré au maquis comme légal, c'est-à-dire sans être dans la clandestinité, n'étant pas recherché. Il avait participé aux affrontements au sein même de la ville. Il nous racontait que dans l'après-midi du 8 Juin alors que les maquis conduisaient un groupe de prisonniers vers les hauteurs, ils entendirent des tirs de mitrailleuses qui, de toute évidence venaient de l'ennemi. Il faut s'éloigner au plus vite, les éléments blindés de la Das Reich investissent la cité et tirent sur tout ce qui bouge.

***

L'embuscade de Pounot

Les rescapés de cette épopée ont décrit l'événement dans le livre d'Etienne Madrange «Dans les bois Corréziens » Les informations que j'ai pu recueillir auprès de certains d'entre eux corroborent bien entendu ces récits.

Rappelons brièvement les faits. Le soir du 8 juin à la fin d'une belle journée, au sein de la 21e compagnie AS basée à Chabrier entre les communes de Sainte Fortunade et celle d'Albussac, chacun vaque à ses occupations. Arrivent le lieutenant Letourneur et le sous officier Dufrechoux en moto, dans le but de monter une expédition sur Tulle. Compte tenu que la ville est supposée être aux mains des éléments de la Résistance FTP. Le but officiel qui sera retenu est de récupérer à la caserne du champ de Mars d'où les GMR et la milice ont été délogés depuis le matin, des armes et du matériel. Des volontaires sont demandés, puis l'expédition part.

Le grand père Etienne du Bousquet raconte, qu'il était dans sa terre d' «Emperlas » à la fin de la journée du 8 Juin. Il faisait un temps resplendissant bien typique du mois de Juin. Il y était allé pour couper de l'herbe à la faux. « *Nous savions que des renforts allemands étaient arrivés à Tulle, les tirs s'entendaient depuis les hauteurs toutes proches. J'étais presque au fond des champs, quand j'entendis une camionnette qui descendait de vers le bourg de Sainte Fortunade. D'où j'étais j'ai bien compris que c'était les gars du maquis, ils chantaient à tue tête en descendant vers Tulle. Je pensais qu'ils étaient bien imprudents avec les nouvelles qui nous étaient parvenues. Si j'avais pu courir assez vite je leur aurais jeté la faux en travers de la route, mais avec mes sabots, je ne risquais pas d'arriver à temps. »*

L'expédition arrive au carrefour du pont de la pierre et tombe sur la colonne de blindés ennemis stationnée le long de la Nationale 120. La moto, s'arrête à hauteur des autorités allemandes, le Lieutenant Letourneur montre un document, il est autorisé à passer. La nuit tombe, la visibilité n'est pas nette. À l'arrière, à 60 ou 70 mètres environ, la camionnette est arrêtée à l'ancien passage à niveau, ses occupants ne savent pas à ce moment qu'ils ont affaire à l'ennemi et pensent à un barrage des maquis qui ont investi la ville. Quand il voit la moto redémarrer, le chauffeur de la camionnette fait de même, mais surprise, la moto ne prend pas la direction de Tulle mais le côté opposé. Dès que le véhicule se trouve plus proche, c'est la stupeur, quelqu'un s'écrie : les Allemands. La camionnette prend à son tour la route de Laguenne et le tireur au fusil mitrailleur fait feu sur l'ennemi qui riposte. Le véhicule longe la colonne, il se trouve sous le feu de l'ennemi sur plusieurs centaines de mètres, et va s'écrouler sur le bas-côté contre un arbre. (Cet arbre était situé là où se trouve l'accès actuel à la Nationale 89). Le chauffeur est touché à mort ainsi que son passager et les trois maquisards de l'arrière, qui étaient debout contre la cabine. Pour ceux qui étaient sur la moto : le lieutenant Letourneur est blessé très grièvement et le conducteur Dufrechoux est blessé. Dans la camionnette, le chauffeur est André Lafond de sainte Fortunade, à côté de lui Stub Armand, à l'arrière, Roussarie de Laguenne au fusil mitrailleur, Gardet originaire de Larche et Jean Colin, sont debout. Ces cinq sont morts, pendant ce temps les autres qui étaient assis à l'arrière sautent, passent par-dessus le mur qui longe la route et plongent en contre bas. Il s'agissait de René Lachaud, Charles Pouget, Isidore Poumarat, Wachtel et Altmann.

Charles Pouget dit (Bello) de son nom de guerre, me raconte, comme il l'a fait déjà lui aussi dans « Dans les bois corréziens »

« Il n'y a pas de quoi pavoiser, en reparlant de cette embuscade… ! Parce qu'on pouvait tous y rester ! J'y pense souvent, je me demande pourquoi c'est nous qui sommes vivants et pas les autres. Cinquante ans après, je fais encore des cauchemars, des fois la nuit ça me réveille »

« Quand j'ai sauté de la camionnette, je me suis retrouvé face à un soldat allemand qui avait un fusil mitrailleur, il a été aussi surpris que moi. Il me tire dessus alors que je saute le mur. J'ai été touché à la main et à la jambe. Arrivé en bas, entre les rafales, je m'en suis tiré comme j'ai pu.

Heureusement que la nuit était déjà là, les « Boches » ne voyaient pas bien où ils tiraient, ils utilisaient des fusées éclairantes, pour essayer de mieux nous repérer. Quand j'ai pu arriver au ruisseau, j'étais presque sauvé… De l'autre côté nous nous sommes retrouvés à plusieurs, comme nous avons pu, nous sommes partis sur Sainte Fortunade chez le père Rabes qui nous a amenés chez le «toubib ».

Roger Rabes me rapporte ses souvenirs : *« Le jour du 8 Juin, je m'en rappelle comme si c'était hier ! Les gars descendaient à Tulle avec une camionnette du père Lardy marchand de vin à Pounot. Cette camionnette a fini sa course à côté de chez son propriétaire…..Je me souviens, en pleine nuit, René Lachaud et Charles Pouget sont venus taper à la porte pour réveiller mon père « Jules lève toi, on a été accrochés , ils sont tous morts ! » . Mon père s'est levé et les a amenés à la Méchaussie chez « Etienne » (le docteur Etienne Madrange dit Toubib) Pouget était blessé à une main.*

***

Le témoignage du grand père Etienne

Le grand père Etienne raconte : « *Le 9 Juin au matin quelqu'un est venu me prévenir, que les gars s'étaient fait accrocher et que Jean était parmi les morts. Je suis descendu à Pounot. Je suis arrivé vers neuf heures sur les lieux qui étaient gardés par un soldat allemand. Celui-ci me demanda ce que je voulais, je lui dis que je venais reconnaître mon fils. Il m'impose de me dépêcher. Je l'avais déjà vu de loin mon « Jeantou », il était là couché à l'arrière du camion, j'ai bien reconnu André Lafond qui était de vers chez nous, au village de Chabrignac. J'avais vu son père avec sa famille le matin, je lui avais fortement conseillé de ne pas venir. Il était bien plus jeune que moi et risquait de se faire arrêter, que sais je ? Il valait mieux ne pas prendre de risques. À 61 ans j'avais l'impression de ne plus rien avoir à perdre. J'avais fait la guerre de 14-18, j'en avais vu d'autres »*

. Je n'étais pas pressé et faisais semblant de chercher, mais devant les menaces insistantes du soldat je fus bien obligé de partir, même s'il ne me faisait pas peur. Il ne nous a pas été possible de ramener son corps chez nous il a été enterré à Laguenne dans le caveau de la famille Seigne ».

Plus tard en Septembre, ces deux corps furent exhumés par leurs familles et les camarades de la compagnie pour être transférés à Sainte Fortunade dans leurs caveaux respectifs.

***

Le témoignage de Renée et Julien Eyrolles

Témoignage recueilli auprès de mes cousins, Renée et Julien Eyrolles rue du 4 septembre à Tulle, Renée commence: *« Jean fréquentait avant la guerre une jeune fille qui s'appelait Marie. Comme elle ne pouvait pas le voir pendant le maquis, elle lui écrivait. En apportant le ravitaillement aux gars qui étaient dans les bois, je transmettais le courrier. Jean répondait et lui faisait passer un peu de viande, comme c'était les restrictions et que Jean et Antoine abattaient des bêtes.*

Notre cousin venait souvent, il avait grandi avec nous à Tulle. Un soir, il était passé nous voir et dînait avec nous comme souvent, avec son copain Chastang. Ils passaient à la Salade voir ses parents, et en redescendant s'arrêtaient ici. Pendant que nous dînions, nous avons aperçu l'ombre d'une silhouette par la fenêtre. Aussi tôt les gars sont invités à aller terminer rapidement leur repas au sous-sol et à s'éclipser par le jardin ».

« Oui » reprend Julien : « *Donc, je sors sans faire de bruit, c'est là que je tombe sur un voisin qui épiait ce qui se passait chez nous. Je lui demande ce qu'il veut, il hésite, puis me dit qu'il venait me voir pour me demander de l'aider à retirer quelque chose qu'il avait dans un œil. Je regarde son œil, et, bien entendu, je ne vois rien, je prends un air sévère et lui réponds qu'il n'a rien. Il fallait faire très attention, les murs avaient des oreilles…*»

***

Renée se souvient du 9 juin 1944 : « *Le matin du 9 juin 1944 nous savions qu'une colonne allemande était arrivée à Tulle. Nous n'avions aucune nouvelle des gars du maquis. Jean avait été tué à Pounot la veille au soir, mais nous n'en savions rien encore. La Das Reich avait abattu Chastang à la « Couparie » de Sainte Fortunade. Jean et Chastang faisaient l'un et l'autre partie l'Armée Secrète au camp de Chabrier. Antoine et Pierre sont au FTP, ils ont participé à l'attaque de Tulle et nous n'avons aucune nouvelles d'eux non plus. »*

Renée poursuit : « *Un groupe de SS est monté, ils arrêtaient les hommes qu'ils trouvaient, ils sont arrivés à la maison pour chercher Julien. « Prenez vos papiers et suivez nous » Ils parlaient brutalement. Avec Jacques notre fils âgé de 9 ans, nous voilà sur le perron, Jacques s'interpose et cherche à retenir son père. Les soldats l'attrapent et le jettent violement sur les escaliers. Puis ils montent au bout de la rue chez le père Moussour le menuisier qui est un légal, mais participe très activement à la Résistance* » (le père Moussour était l'ancien patron de mon père, son atelier existe toujours dans le grand virage de la rue du 4 Septembre). « *Ils en arrêtent un autre de l'autre côté de la rue, puis redescendent en emmenant les hommes. Un autre groupe de soldats en a pris d'autres dans la rue, plus bas. La peur s'installe, chacun s'enferme chez soi. Dans l'après midi sans trop se montrer d'une fenêtre ou d'un jardin les gens se donnent des nouvelles. C'est de cette façon que les informations ont circulé, de maisons en maisons par chuchotements : « Eyrolles n'a pas été pendu, mais Moussour a été pendu, un autre ceci, un autre cela…»*

***

Le sauvetage de Poumarat

Dans la nuit du 9 au10 Juin 44, l'information arrive selon laquelle un accrochage a eu lieu entre un groupe de maquisards à Pounot et les forces de la Das Reich. Mon père fait alors partie du détachement Brochet auprès du bataillon que commande Jean Paul Magnac au sous secteur C des FTP. Il part avec deux compagnons pour aller secourir un blessé rescapé à Laguenne.

Il nous raconte *« Je monte la garde sur la route, pendant que les autres entrent dans le bâtiment et récupèrent le blessé. Lorsqu'ils sortent, je demande, qui est-ce ? Mais personne ne semble vouloir me donner de nom. J'ai le sentiment que l'on me cache quelque chose mais il faut faire vite, l'homme est en état de choc, il n'y a pas de temps à perdre. Nous le conduisons chez le docteur Madrange à la Méchaussie (de Lagarde Enval). Là, je reconnais le rescapé, c'est Poumarat qui est à l'A S avec mon frère Jean.*

Pendant qu'il est en bonnes mains chez le « Toubib » nous rentrons au camp.

C'est plusieurs jours après que j'ai su que Jean avait été tué avec Lafond que je connaissais bien »

Après les premiers soins, Isidore Poumarat sera conduit à l'hôpital de campagne des FTP qui est situé proche d'Habilis, au lieu dit le « Sechadour » sur la commune de Marc la Tour. Déménagé à l'arrivée de la Das Reich, cet hôpital est réinstallé sitôt le danger passé.

Le chirurgien qui opère s'appelle Boguinski, c'est un ancien prisonnier russe qui s'est évadé, pour rejoindre la France et la Résistance. Il est très fort en tant que chirurgien me dit Charles Pouget.

> Jean BOUDRIE de Saint Bonnet Elvert, s'en souvient très bien : *« J'étais à ce moment , à la 232ème compagnie FTP, avec d'autres camarades nous avons eu à transporter à l'aide de brancards portés à bras d'hommes, deux blessés du « séchadour » vers le secteur de Clergoux. Parmi eux il y avait Isidore POUMARAT. Après la libération celui-ci est allé travailler à l'usine d'accordéon MAUGEIN - FRERES où il était accordeur, il est venu me rendre visite, nous avions gardé d'excellentes relations »*

***

Le 9 Juin à Lagarde

La Das Reich patrouillait le 9 juin 1944 en semant la terreur sur son passage, on entendait le canon jusqu'au village de Lagarde. L'information avait circulé selon laquelle le village des Jordes brûlait. Le père Rébuffie décida avec bien d'autres qu'il fallait partir se cacher dans les bois. Toute la famille prit ses affaires, papiers, victuailles, sans oublier les bêtes, pour s'installer dans le bois du « foirail » sur la butte, en face de la ferme de la « Signalade ». Ma mère se rappelle que le père Rébuffie leur disait « *il ne faut pas rester là, si les Allemands nous trouvent dans ces conditions ! Vous ne savez pas ce que peuvent faire les soldats quant ils entrent dans un village, ce sont de véritables bêtes sauvages. Ils sont capables de tout, piller, brûler, tuer. Moi je l'ai vécu pendant la campagne d'Italie ».* Depuis leur refuge ils pouvaient surveiller de loin ce qui se passait au cas où

les soldats seraient arrivés dans la ferme. Ils passèrent la nuit à la belle étoile comme beaucoup d'autres et le lendemain rentrèrent prudemment chez eux.

***

Les évadés Russes

Le chirurgien Ivan Boguinski dont nous avons parlé s'était évadé des prisons allemandes, avec un compagnon pour rejoindre la France. D'autres soldats de l'URSS faits prisonniers par les forces hitlériennes furent incorporés dans l'armée Allemande. Certains s'en évadèrent. C'est ainsi qu'un important contingent de Géorgiens arriva en Corrèze pour entrer au maquis et combattre l'occupant.

De nouvelles compagnies combattantes furent créées grâce à l'afflux de ces prisonniers russes évadés et l'arrivée importante de jeunes Français dans la résistance.

L'installation de la 23-44ème compagnie FTP

A partir du printemps 1944 de nombreux jeunes avaient rejoint les forces du maquis. De nouvelles compagnies sont créées au fur et à mesure de nouvelles recrues, qu'il fallait

accueillir, former et intégrer à d'autres éléments. Au sein du treizième bataillon FTP du sous secteur C, il fut décidé de créer une nouvelle compagnie, la 23-44ème. Un groupe de Géorgiens, prisonniers évadés des camps de l'ennemi sera partie prenante. Elle s'installera dans les bois de Chastre, sur la commune de Forges, aux confins de Saint Chamant et d'Albussac.

Soixante trois ans après je retrouve les lieux où la 23-44e s'était installée. Je suis alors avec Jacques Martinie un ancien Résistant. Nous sommes venus repérer les lieux où s'est déroulé le combat dit de Murel le 30 Juillet 1944. Il fait soleil et même chaud pour la saison. Nous montons vers le village de Chastre, mettons pied à terre et nous dirigeons vers des gens, un homme et une femme qui sont dans leur jardin. Monsieur Lagier connaissait très bien mon père, il veut bien nous parler de cette époque. Il nous indique l'endroit où la compagnie était stationnée et nous propose d'aller voir le propriétaire des lieux, lui aussi dans son jardin un peu plus loin. Nous voyons d'abord Madame Sireix, je lui dis que nous sommes des promeneurs curieux, et lui explique que mon père à couché par là, dans les bois à une certaine époque. Cette dame est très gentille, elle comprend très vite et nous présente Roger son mari. Celui-ci s'affaire à travailler la terre. Les beaux jours arrivent, c'est en effet le moment, début Mars de commencer à préparer le terrain pour les semis et les plantations. Bien qu'encore rien ne presse, les gelées ne sont pas rares en cette période. Monsieur Sireix est un personnage jovial, volontaire, il nous parle des cultures de son jardin mais accepte sans manières de nous consacrer un peu de son temps, se remémorer des souvenirs enfouis depuis longtemps dans sa mémoire et malgré tout si présents:

« J'avais une quinzaine d'année, à cette époque là, quand ils se sont installés ces jeunes. Ils ne connaissaient rien, ne savaient pas se servir d'un fusil et ne savaient pas faire la guerre. Ils étaient imprudents, j'admets que par la suite ça c'est arrangé. Tiens ici devant les bâtiments, un jour un gars à posé un fusil mitrailleur au sol dans le chemin et attendait l'ennemi. Mon père lui a expliqué que les Allemands n'allaient pas venir en enfilade se planter devant lui, mais que par contre, le fait de se placer là à la vue des passants, risquait de faire arrêter tout le monde. Alors le gars a enlevé son installation »

Je pense que ces jeunes devaient avoir de 17 à 23 ans, à l'évidence, ils n'avaient aucune formation militaire. Mais qui est né pour faire la guerre ?

Notre interlocuteur nous montre les lieux. Depuis le chemin communal, une autre voie part perpendiculairement, puis se divise, une partie va tout droit vers ce qui était des bois, et se trouve actuellement bouché à son extrémité. La partie haute des bois a été défrichée et transformée en pâturage. « *C'est dans ce chemin qu'un gars avait amassé un tas de bois en laissant une fenêtre en guise de guérite, ce qui se voyait depuis la route. Il a fallu l'enlever, évidemment* » nous dit Roger Sireix. Quelques jours après cette rencontre les souvenirs me reviennent, mon père nous en avait parlé effectivement, c'était le fait d'une nouvelle recrue qui pensait bien faire. Ce souvenir le faisait rire.

Un autre chemin part de ce dernier et bifurque à gauche pour passer à côté des bâtiments, puis conduit vers les bois. Je décide d'aller voir sur place le lieu même où se trouvait la compagnie. Roger Sireix nous y amène volontiers. À guère plus de deux cents mètres, nous arrivons dans un pré à la lisière de la forêt. Nous avançons d'une cinquantaine de mètres avant de pénétrer dans le bois situé à gauche, le terrain est assez en pente. *« Voilà ils étaient là, voici d'ailleurs l'emplacement d'un baraquement récupéré des chantiers de jeunesse »*

En effet, en raison de la pente du bois, le terrain avait été nivelé pour placer cette installation. L'emplacement se distingue nettement après plus de soixante années. Je revois les choses comme si c'était moi qui les avais vécues et comme si c'était hier. Notre père nous en avait parlé dans cette baraque était entreposé les ustensiles de cuisine et le ravitaillement. Autour de moi, il y a différents arbres, châtaigniers, bouleaux, etc. L'emplacement est bien tel que je l'avais imaginé. Roger Sireix

ne se rappelle pas qu'en dehors de ce baraquement, le reste de l'installation était fait de toile de parachutes accrochée aux arbres. Pourtant les anciens du camp m'ont tous parlé de ces « Marabouts ». La mémoire s'use pour chacun de nous. Certains souvenirs demeurent, mais les choses qui n'ont pas marqué deviennent incertaines.

Les hommes qui avaient été à la base de la formation du camp étaient des Résistants déjà expérimentés, des Géorgiens évadés, ainsi que des jeunes recrues. J'ai retrouvé quelques noms de très jeunes maquisards, trois jeunes de Larche, les frères Guytard, Pierre et Georges qui avait 18 ans (dit « Paul ») Magne Robert 17 ans (dit « pattes folles »). Egalement Roger Journée 19 ans (« Jim »). Ces jeunes ne faisaient pas partie des requis pour le STO en raison de leur âge mais simplement, comme l'ont fait beaucoup d'autres, ils voulaient participer à la libération de la France

Le responsable du camp était Mas (« le capitaine José »). Arsène Guyonnet, (« le capitaine Mary ») me dit « *Pour renforcer ce camp qui été le plus éloigné du bataillon situé lui au Mortier, et former une compagnie plus étoffée, Nous avions demandé à ton père qui faisait partie de la 23-12e compagnie d'aller seconder José, après l'attaque de Tulle en Juin 1944»*.

Perrier de Sainte Fortunade dit « Gammon » vint renforcer la compagnie et participer à l'instruction sur le maniement des armes ; Lily Vergne, chauffeur du bataillon fut affecté à la compagnie, ainsi que Jean Boudrie (Tarzan)…. venant de la 232ème. Celui-ci à qui je rends visite (je sais que son épouse a fait œuvre de résistance également) se rappelle d'autres noms de « copains » de la 23-44ème....

« Les deux frères Perical, Louis et Roger de Forgès

Pouget Emile de Chammard commune de Forgès

Vedrenne de Saint Chamant

Lafond de Saint Chamant

Deux frères Lafond de Forgès

Deux frères Bouillaguet de Laguenne

Jos de Laguenne

Grégoire Roger dit (bataille) de Saint Chamant

Favili, le cuistot

Un marseillais, qui chantait bien ....

Un autre que nous avions surnommé « Camionnette » et qui nous avait fait jeûner pendant 24 heures à l'occasion la bataille d'Egletons, parce qu'il avait eut peur des bombardements et s'était enfuit en abandonnant son véhicule, avant de revenir bien plus tard.

Duroux Robert de Saint Bonnet Elvert, à qui l'Antoinette du moulin de Prezat a sauvé la vie. Il descendait la route quand cette brave dame l'avertit que les Allemands étaient en dessous. Elle avait entendu les tirs, notre gars n'eut plus qu'à se sauver ». Notre ami « Tarzan » se rappelle qu'entre la route communale qui traverse le village de Chastre et le camp il se trouvait une cabane qui servait de poste de guet

Les Officiers au sein des FTP étaient désignés sur la base de leur niveau d'instruction et de leur expérience et avaient suivi l'école des cadres où leur avait été dispensée une formation sur le maniement des armes, l'utilisation des explosifs, la conduite d'une opération militaire (préparation, replis, opération de décrochage …) et l'attitude du maquis vis-à-vis de la population. Roger Lescure (Colonel Murat) y fut formateur et eût à diriger cette école. Lors d'une visite organisée sur les lieux mêmes au cours des années 70, il nous montra les endroits où les formations militaires se déroulèrent, pour certaines en temps réel, avec des accrochages effectifs avec l'ennemi.

Le camp de Chastre fut constitué au printemps 1944. Roger Sireix se souvient : « *Les gars venaient chercher du ravitaillement, mon père leur cuisait le pain parfois. Nous leur avions vendu des bêtes pour leur nourriture. Un jour, ils nous avaient acheté un veau qu'ils avaient l'intention d'abattre sous les bâtiments, mon père leur a demandé d'aller faire ça dans le bois. Ils étaient imprudents mais écoutaient malgré tout ce que nous leur disions. Une autre fois, un des gars avait demandé à ma grand-mère de leur prêter le brûleur des cochons pour qu'ils puissent préparer l'orge dont ils faisaient le café. Elle leur a dit que si elle le leur prêtait elle ne le retrouverait plus, alors c'est elle qui le leur grillait.*

Parfois nous avions deux ou trois gars qui couchaient dans le foin de la grange. Le matin, l'endroit où ils avaient passé la nuit était aplati, et pour ne laisser aucune trace de leur passage, mon père remuait le foin après leur départ »

« Nous ne connaissions pas les vrais noms des gars mais, il y en avait un de Sainte Fortunade que nous appelions « les yeux bleus » quant à Colin nous l'appelions « la terreur »

Je savais que mon père avait été baptisé de ce surnom, mais je pense que c'était simplement le fait des gens de la maison parce que le fils portait le même prénom que le nom de guerre de mon père, afin de les distinguer. Ce surnom ne correspondait en rien à la réalité, il s'agissait seulement de le comprendre au deuxième degré. Bien qu'après les évènements de Juin 1944 ce n'était pas le moment de plaisanter !

Les jeunes durent apprendre le maniement des armes. Des épreuves de tir furent effectuées dans des conditions, commente Roger Sireix « *qui n'étaient pas toujours sécurisantes »*

***

J'ai retrouvé presque soixante ans plus tard un ancien du camp, parce qu'il avait témoigné avec un autre compagnon dans le livre « Maquis de Corrèze » à propos de la 23-44^{e} compagnie FTP. J'ai donc rendu visite à Georges Guytard de Larche qui m'apprit que son camarade Robert Magne était disparu depuis peu. « *Nous étions trois frères Jean, Pierre et moi. Pierre et moi nous avions été incorporés à la compagnie, j'avais 18 ans. Nous étions bien installés sous les marabouts. Celui qui commandait officiellement était « José » ; le capitaine Mas venait nous voir de temps en temps mais ne vivait pas au quotidien avec nous. C'est « Roger » le Lieutenant, qui commande effectivement la compagnie et qui est en permanence avec les hommes. J'étais le plus jeune, aussi Roger m'avait pris sous sa protection, pourtant je n'étais pas seul puisqu'il y avait mon frère et Robert Magne, un gars du pays, dit « Pattes folles ». Je ne savais pas que le lieutenant Roger s'appelait Antoine Colin. J'aurais bien voulu le revoir ! Mais on ne connaissait pas les vrais noms.*

« Roger » nous avait envoyé « Pattes folles » et moi, acheter les veaux pour le ravitaillement. Magne parlait bien le patois ce qui nous facilitaient grandement les choses auprès des paysans. Nous avions de très bons rapports avec les gens de la campagne, d'autant plus qu'en cette période de Juillet 1944 nous avions de l'argent pour payer le ravitaillement. « Pattes folles » était un bon tireur de F M il était très jeune lui aussi.

C'était une drôle d'époque ; un jour un individu qui était récemment entré au maquis prétend connaître une milicienne. Le lieutenant nous dit : « si c'est comme ça pas de quartier on fusille » On va l'arrêter, elle est questionnée, elle explique qu'elle aurait simplement tricoté des layettes pour des enfants de miliciens. L'heure n'est pas à la plaisanterie, elle est à deux doigts d'être

fusillée, quand Roger décide d'attendre que nous ayons mené une enquête sur cette affaire. Renseignements pris : L'individu qui avait dénoncé la jeune femme était un amoureux éconduit qui voulait se venger de sa belle.

Elle eut la vie sauve, mais c'était moins une…. ! Heureusement qu'il avait réagi à temps le lieutenant ! Nous étions soulagés.

Après la libération, nous nous sommes perdus de vue, j'aurais bien voulu revoir votre père mais je ne connaissais pas son vrai nom ! Je savais qu'il était chasseur, il nous l'avait dit, du reste il avait souvent un pantalon de chasse. Il y avait aussi un gars qui s'appelait Perrier, il paraît que son père était juge ! »

Je réponds que Perrier était de chez nous à Sainte Fortunade où vivait sa famille, mais que je ne l'ai pas connu parce qu'il voyageait beaucoup. Il est mort à l'étranger. Mon père nous en avait parlé en effet parce qu'il était plutôt hardi. Un jour que du nouveau matériel était arrivé de parachutage, sans rien dire à personne il avait entrepris d'en vérifier le bon fonctionnement. De temps à autre, dans la journée quelque chose éclatait, il leur disait de ne pas s'inquiéter. C'était les crayons à retardement qui servait d'amorce pour le plastic. Leur retardement variait de un quart d'heure à une heure. Ils étaient allumés sans charge bien sûr.

Arsène Guyonnet, me dit : « *J'ai bien connu Perrier puisque avant d'aller à la 23-44e il était au PC du bataillon. C'est vrai qu'il était intrépide, un jour il avait démonté une grenade « Gammon » en état de marche. Mais les gars autour n'avaient pas confiance, c'était très dangereux ces trucs là ! Il suffisait qu'elle tombe, une fois dégoupillée, le moindre choc la faisait éclater. À partir de ce jour, nous l'avons appelé « Gammon ». »*

Un autre maquisard : Roger Journée, qui avait écrit dans « Maquis de Corrèze » était lui aussi à la 23/44e. Je retrouve ses coordonnées, et tente de le contacter par téléphone, c'est son fils qui me répond que son père est décédé depuis peu. Il avait 19 ans en 1944 et son nom de guerre était « Jim »

***

Le combat de Murel

Notre père nous avait souvent parlé, de l'attaque des maquis sur un convoi allemand, le 30 Juillet 1944.

> « *C'était un beau jour d'été, en fin de matinée, chacun vaque à ses occupations. Les uns sont allés à la source pour se rafraîchir ou faire un brin de toilette, d'autres préparent le repas de midi, quand nous sommes alertés de l'arrivée d'un convoi venant de la direction de Tulle. Nous suivons l'évolution des choses. Ce convoi est descendu jusqu'à Saint Chamant. Qu'ils soient venus pour nous ou pas, nous sommes en mesure de les recevoir ; ils ont peut-être l'avantage du nombre mais c'est nous qui allons bénéficier de l'effet de surprise. Le plan de bataille est rapidement fixé, il s'agit de les attendre sur la nationale 120 puisque de toutes les façons ils devront passer par là pour repartir d'où ils viennent. Compte tenu que notre campement est à proximité, il nous*

faut peu de temps pour tendre l'embuscade. Nous prenons position entre le village de Grand champ et la départementale 680, bientôt nous entendons le bruit des moteurs qui démarrent. L'ennemi arrive en tirant des obus ici et là, il semble avoir eu vent d'un danger. Il sait apparemment qu'il est attendu, mais il ignore où. Nous sommes surpris de constater que le convoi au lieu d'aller sur Tulle par la nationale 120, prend la direction des Quatre Routes d'Albussac par la départementale 680 qui serpente presque au dessus de nos têtes mais nous ne pouvons pas faire feu correctement. Nous déplaçons notre position pour accueillir l'ennemi plus haut si possible. Les véhicules avancent plus vite que nous et nous dépassent, viennent-ils attaquer le camp qui n'est pas loin ? Quand nous entendons une fusillade tout en haut, un accrochage a lieu c'est sûr. Puis, contre toute attente le convoi fait demi tour dans une carrière. Ont-ils eu peur de s'engager sur cette petite route au milieu de la forêt ou bien ont-ils pensé que les éléments de résistance rencontrés étaient un poste avancé d'une embuscade d'une plus grande ampleur ? Cette hésitation nous donne le temps d'arriver en position pour ouvrir les hostilités. Nous ne sommes pas directement à flanc de coteau face à l'ennemi, mais en retrait cachés par la butte »

(A ce sujet, Jean BOUDRIE m'explique que 60 ans après, il est difficile d'imaginer cette embuscade parce que les lieux ont changé. L'endroit où les maquisards se postaient était boisé, il est devenu un pré depuis. Par contre à proximité de la route où se trouvait le convoi, les arbres ont grandi. Il y avait à l'époque beaucoup plus de visibilité)

«Dès que nous les voyons arriver ils se trouvent à bonne portée. Il faut arrêter le premier camion, ce qui sur cette route étroite, forcera le convoi à s'immobiliser. Puis, nous pourrons les « arroser » copieusement. Nous sommes sur une position un peu élevée de manière à voir la colonne toute entière. Au moment où le premier camion atteint le poteau télégraphique, le signal « feu » est donné. En quelques secondes le poteau de bois se couche, le camion s'arrête, le convoi aussi !.... C'est alors que nos fusils et particulièrement les FM prennent en enfilade l'ensemble de la colonne, il s'agit d'avoir un feu suffisamment nourri pour ne pas donner à l'ennemi la possibilité de se mettre en position de tir. J'observe la situation à la jumelle. Nous somme bien à couvert, leurs tirs qui proviennent seulement des blindés sont imprécis et ne nous atteignent pas, en revanche, nous sommes suffisamment près pour que nos FM portent bien. Je suis moi-même derrière des rochers avec deux très jeunes gars au fusil mitrailleur. Je ne peux m'empêcher de saisir un FM avec une rage indéfinissable je leur balance quelques chargeurs par petites rafales, qu'un très jeune pourvoyeur tient à enfiler dans l'arme.

Je reprends les jumelles pour examiner la situation, les bâches des camions sont lacérées, les Allemands sont au sol derrière leurs véhicules. On imagine qu'ils tentent de mettre des FM en batterie, mais l'intensité de nos tirs ne leur permet pas d'utiliser toute leur puissance de feu. Ils demeurent cloués sur place. Des manœuvres de véhicules montrent que l'ennemi cherche à s'enfuir au plus vite. Les engins blindés prennent les autres en remorque et les traînent littéralement vers ce qui est leur salut, rentrer de toute urgence à leur casernement. Ils reviennent sur leurs pas pour prendre la nationale 120. Nous revenons rapidement sur ce qui était notre position de départ en

fonçant à travers bois. Cette fois nous courons dans le sens de la descente c'est plus facile et plus rapide que tout à l'heure dans l'autre sens. Nous reprenons le combat sur cette nouvelle situation.

Nos gars se battent bien, ils sont très aguerris comme si leur salut était au bout de leurs fusils. Les nouvelles des différents fronts sont bonnes, la peur a changé de camp. L'ennemi nous envoie quelques coups de canons inefficaces. Nous prenons les véhicules en enfilade sur la voie du « Tacot » (Tacot: le petit train qui relie Tulle à Argentat) *L'ennemi riposte en tirant au canon de 25 mais ces tirs sont inefficaces. » (*Des marques de ces tirs allemands sont encore visibles sur une maison dans le village de Grandchamps car les habitants ont laissé intactes les marques en souvenir de ces temps héroïques)

Une autre compagnie FTP est arrivée en renfort depuis Tulle aussi le convoi se fait sérieusement « arroser jusqu'à l'entrée du village de Forgès. Il était temps pour les Boches de se tirer au plus vite de ce guêpier. Ils usèrent quantité de pansements qu'ils abandonnaient maculés de sang sur le bord de la route. Auprès de gens vers qui ils sont allés plus loin pour se faire soigner ils disaient « Pour Allemagne grosse, grosse malheur !... *».*

Charles Montagnac à la tête d'une compagnie, me dit : « *je fus averti de la situation par Magnac (*le commandant du bataillon*) qui nous avait donné consigne d'attaquer le convoi allemand lors de son repli sur Tulle. Avec ma compagnie, je me porte sur une position entre Forgés et les Jordes. Mais nous arrivons trop tard, Il vient juste de passer. »*

Lors de l'accrochage, selon un rapport de source allemande, (« feuille de route » que j'ai pu consulter au Musée de la Résistance à Tulle) le convoi se composait de soixante quatorze hommes : un officier, quatorze sous officiers et cinquante neuf hommes de troupe. Ils avaient pour mission de se rendre à Saint Chamant puis de retourner à Tulle par les Quatre Routes et Sainte Fortunade. (Sur la feuille de route, le village des Quatre Routes n'est pas cité, mais « Leix » qui est un hameau proche, et devait figurer sur les cartes de l'état-major)

***

Les récits me conduisent à imaginer la situation matérielle et psychologique du moment. Certains maquisards sont plus anciens, d'autres sont nouveaux et très jeunes. Chacun a pris ses marques dans l'organisation du camp. L'éloignement de leur famille les rend nostalgiques parfois. Une fraternité est née, et les rassemble dans un objectif commun. Les atrocités commises à Tulle et à Oradour-sur-Glane ont décuplé leur volonté de combattre, pour reconquérir la liberté.

Quel paradoxe pour ces jeunes pacifistes qui ne demandaient qu'à vivre !

La paix en soi veut elle dire quelque chose si elle doit être vécue en absence de liberté ? Ainsi le sens du devoir imposait aux meilleurs pacifistes de se montrer dignes et vaillants. Le pacifisme est le privilège des hommes libres. Dans la hiérarchie des valeurs, la dignité et la liberté occupent une place prépondérante. La bataille pour la liberté, c'est quand les hommes épris de paix, prennent les armes pour la bonne cause.

Il me paraît possible d'imaginer la vie au camp pour tous ceux qui ont perdu un membre de leur famille massacré par la Das Reich, la Gestapo ou autres éléments à leur service. Que ceux-ci puissent au moment de se retrouver seul au coucher sous un coin de Marabout, un soir d'été 1944 ressentir quelques émotions. Refaire vivre les souvenirs du passé dans leur mémoire. Se remémorer les derniers instants passés avec celui ou ceux qu'on a perdus, puis avoir cette vision d'un corps meurtri qui s'effondre. Cette douleur qui ne cesse pas, ces images qui s'affirment comme un postulat macabre, comme une obsession. Tout cela se transforme en colère contre tous ceux qui directement ou indirectement en sont responsables. Au petit matin le repos a quelque peu apaisé cette souffrance et cette colère, mais si peu ! Au moment de retrouver ses camarades et affronter ses responsabilités il faut faire preuve de dignité, alors cette colère silencieuse laisse place à de la

détermination. Celle de vouloir en découdre, comme si assouvir leur rage à accomplir ce qui doit l'être devait apaiser leurs souffrances.

***

Affrontements du 30 Juillet (Combat de Murel)

(Voir croquis ci contre)

Le convoi Allemand qui vient de Tulle par Forgès à Saint Chamant, repart pour rentrer à Tulle.

(1) La 23-44ème compagnie FTP est postée face à la RN 120, pour l'accueillir, mais arrivée au carrefour, la colonne bifurque à gauche empruntant la départementale 680 en direction des quatre routes d'Albussac. À la faveur des virages, du couvert et du dénivelé du terrain, elle passe presque au dessus de la tète des FTP, qui se déplacent vers le haut.

(2) Un groupe de l'AS fait feu sur l'ennemi, aprés un bon moment de combat où il laisse des gars sur le terrain, il décroche. Le convoi continu sa route puis contre toute attente fait demi tour dans une carrière.

(3) La 23-44 a eu le temps de se repositionner pour affronter l'adversaire, dans un échange qui dure, où le convoi est bloqué au sol; il repart enfin pour reprendre la RN 120 et rentrer sur Tulle par le même chemin qu'a l'aller.

(4) Pendant ce temps à toute hâte la 23-44 est revenue sur ses positions de départ alors qu'arrive la 234ème compagnie FTP de Boivert. Les deux détachements ouvrent le feu au moment où les vehicules s'engagent sur la route nationnale, et le mitraillent jusqu'à l'entrée de Forgès.

Retrouvons Georges Guytard

« Je me souviens bien de ce combat dit «de Murel » le 30 Juillet 1944, c'était en fin de matinée, on a été informé qu'un convoi allemand venant de Tulle descendait sur Forgès. Aussitôt on imagine que le camp va être attaqué, il se situe à un peu plus d'un kilomètre au-dessus, toutes les dispositions sont prises. José n'est pas là, c'est le Lieutenant qui dirige les opérations. On surveille l'évolution de la colonne. Pierre avec deux ou trois autres partent en voiture et descendent la route des « Quatre Routes » à Saint Chamant pour voir de plus près ce qui se passe. Pendant ce temps tout le monde est sur le pied de guerre, la compagnie se porte sur les positions de l'attaque. Le convoi ennemi, quitte Saint Chamant en revenant vers Tulle mais au carrefour il tourne et prend la route d'Albussac où ils sont accrochés par un groupe de l'A S. L'affrontement est intense et un bon moment. C'est à ce moment que mon frère Pierre avec ses camarades arrivent sur le convoi, ils se font mitrailler, et font vite demi tour. Les Allemands aussi feront demi tour, entre temps nous sommes remonté et nous plaçons sur une position de tir confortable parce que située en contre pente, ce qui nous protège des tirs ennemis nous ouvrons le feu. Nous avons là au moins quatre fusils mitrailleurs qui crachent tout ce qu'ils peuvent. Dès que le convoi a pu repartir pour reprendre la route de Tulle, nous nous sommes déplacés à travers bois. Depuis cette nouvelle position située entre le village de Grand champ et la de et la départementale 680, nous les arrosons jusqu'à l'entrée de Forgès. On était bien placé, on les voyait bien et on les prenait en enfilade le long de la voie du « Tacot ». Il n'y a pas eu de mort à déplorer de notre côté, mais au-dessus de nous des gars de l'A S y ont laissé des plumes »

Il y eut 5 morts du côté des maquis AS, un monument a été érigé à l'emplacement des combats.

« *Les Allemands ont eu pas mal de dégâts ! Après leur départ on a bloqué la route à Forgès de peur qu'ils reviennent pour s'en prendre à la population* »

C'est Roger Journée (Jim) qui avait été posté à la suite du combat dit de « Murel », à l'entrée de Forgès pour alerter au cas où l'envahisseur viendrait par mesure de rétorsion s'en prendre à la population locale. Personne ne vint ; dorénavant, les Allemands, n'osent plus sortir de Tulle; la peur a changé de camp.

….. *On avait fait l'attaque d'Egletons aussi, mais là ce n'était pas facile de les déloger les « schleus » surtout, qu'on se faisait mitrailler par l'aviation*.

À la libération de la Corrèze autour du 15 août 1944, ce n'était pas la libération du pays et il a fallu déloger les ennemis en bien d'autres endroits, il y eut bien des morts encore. On s'est regroupé à la « manu » pour former un régiment. On nous avait habillés avec des surplus des chantiers de jeunesse. »

***

Le témoignage de Lily Vergne

Notre père aimait bien parler de « Lily Vergne le musicien ». Mais je n'avais pas encore cherché à savoir comment ils s'étaient connus.

Lily à l'occasion d'une rencontre, en Avril 2004 me parle de l'embuscade de Murel : *« Le convoi allemand avait pris la route des « Quatre Routes » Nous sommes mis en position pour les attendre. Quand nous ouvrons le feu, le convoi s'immobilise. Nous les arrosons copieusement. Je ne me rappelle pas si c'était ton père ou ton oncle Pierre qui avait pris le fusil mitrailleur et l'avait appuyé sur un piquet pour les canarder, j'étais avec lui. Juste en face il y avait un soldat allemand qui en avait pris un autre sur les épaules et le portait. Soudain ce soldat s'effondra avec sa charge. « Ca y est, j'ai vengé mon frère » dit-t-il. Lorsque qu'il a pu s'échapper, le convoi s'est arrêté près de Forgès à Conche chez mon oncle pour demander de l'eau et des pansements. C'est par lui que nous avons su que l'ennemi s'était plaint d'avoir subi de grosses pertes.*

… Mon nom de guerre était « Riquet » .....Un jour, je descendais des Quatre Routes à Saint Chamant avec un camion, en arrivant au moulin de « Prezat » j'aperçois la patronne du bistrot qui me fait signe de m'arrêter. Elle me signale que les Allemands sont à Saint Chamant. J'ai fait donc demi tour, mais ce n'était pas facile avec un gros engin. J'ai eu l'occasion de transporter le groupe de Géorgiens du camp de Chastre à Tulle à l'occasion de l'attaque de la garnison allemande par le maquis avec un car de la ville de Tulle, que nous avions réquisitionné. Nous nous sommes trouvés bloqués dans la côte de Forgès, le véhicule touchait dessous, j'ai demandé à Vladimir, leur interlocuteur de faire descendre une dizaine de passagers de l'arrière le temps de se dégager. Arrivé à l'entrée de la ville, je les ai déposés et je suis rentré au camp.

Un autre jour, j'ai transporté cinquante Géorgiens en car, c'était vers la fin, à côté de Périgueux où ils sont allés rendre hommage à des compatriotes qui avaient été tués, ils avaient acheté des planches qu'ils ont disposées autour du lieu de la sépulture pour matérialiser l'emplacement et ont tiré quelques coups de feu en l'air. Par la suite j'ai demandé ce qu'étaient devenus ces gars, on me répondit qu'à la libération ils avaient été cantonnés sur les hauteurs de Tulle. »

Ce témoignage me donne plus que tout autre le sentiment d'être très près des évènements et des intervenants de l'époque. D'abord parce qu'il est précis et m'a permis d'effectuer les recoupements nécessaires avec les autres témoignages recueillis et qu'il corrobore et valide les récits de notre père.

Louis un jour, sort de son portefeuille un document qu'il a rangé la, pour pouvoir me le montrer. Il s'agit de son acte de démobilisation daté du 12 Octobre 1944 signé par mon père. Il porte en lui un attachement inflexible, à ses camarades, au souvenir des moments passés avec eux. Il est un exemple de fidélité et je reconnais en lui un ami.

***

La bataille d'Egletons

La « bataille d'Egletons » se déroule en plein mois d'Août 1944. Nous y retrouvons la 23-44eme compagnie. Le Commandant du bataillon elle dépend ; Constant Magnac a relaté les faits dans « Maquis de Corrèze ». Il ne fut pas possible de déloger la garnison ennemie encerclé par d'importantes forces FTP et AS malgré la combativité de celles-ci.

Pendant ce temps, le 16 Août à l'hôtel « Tavé » du pont de Cornil les représentants des FFI signent avec le chef de la garnison allemande de Tulle l'acte de reddition de la garnison. 600 soldats allemands sont faits prisonniers. La ville de Brive est libérée depuis la veille. Ce qui reste de la garnison d'Egletons sera sauvé par la colonne JESSER puissamment armée. Elle a pour mission de récupérer les forces allemandes en difficulté pour les ramener vers le grand Reich. Pour cela arrivant du Puy de Dôme, elle se dirige vers Tulle mais il est trop tard pour cette garnison qui a du déposer les armes. Sur son parcours elle est accrochée par les forces FFI disponibles dont la 21ème compagnie AS, notamment dans un affrontement le 20 août vers Vitrac. Au cours de ces combats où des morts sont à déplorer, un compatriote de sainte Fortunade, Lucien Duval qui est réfugié Lorrain avec sa famille , y participe ainsi que son frère. Il fut blessé sérieusement et y perdit un bras. (Voir « dans les bois corréziens » d'Etienne Madrange). La colonne Jesser partie, la Corrèze est libérée.

***

La libération de la Corrèze

Une fois la Corrèze libérée, les anciens résistants furent regroupés à Tulle à la caserne de « la Botte » et au champ de Mars. Certaines des unités FFI continuèrent à poursuivre l'occupant ou à aider les forces de débarquement à libérer les poches de résistance ennemie. Pour les unités restées sur place, il convenait d'identifier chaque élément et leur donner un minimum de formation militaire.

Parmi ces anciens maquis devenus de nouveaux militaires se trouvaient au sein de la MOI (main d'œuvre immigrée) des « Annamites » (du nom de la province de l'Annam du centre de l'Indochine, le Viêt-Nam actuel) qui donc, avaient combattu au sein du maquis. Ces gens ne semblaient pas vouloir s'adapter à marcher au pas cadencé. Notre père rapportait qu'un sous officier, leur avait fait mettre de la paille dans la chaussure gauche et du foin dans la droite. Il leur commandait : « paille » « foin » ……..ça devait en effet, être folklorique ! En fait je crois bien que ces soldats de fortune n'avaient tout simplement pas envie d'être embrigadés !

Roger Rabès *se souvient : « À la libération, on nous avait rassemblés à la caserne de la « Botte ». Certains de ceux qui nous avaient pourchassés se sont retrouvés dans nos rangs et nous commandaient même! Ils avaient sorti les costumes militaires des armoires et ça sentait la naphtaline ! Un jour, je me suis trouvé de garde, c'était un de ces fameux chefs qui nous commandait. C'était la fête au Chastang. J'ai quitté mon poste et je suis parti à la fête. Le lendemain ces chefs nous ont menacés de punitions. Ont leur a répondu qu'on avait pas peur d'eux, qu'ont avait fait notre travail quand c'était le moment ! Quelques jours après on a été démobilisés, c'était au mois d'Octobre. »*

***

Les prisonniers allemands

Témoignage d'Arsène Guyonnet ex capitaine Mary commandant le treizième bataillon FTP dont le PC était basé au Mortier. Il explique: « *Après la libération de la Corrèze, nous avions à Tulle près de deux mille prisonniers. Nous les avions installés vers « Virevialle ».*

Pour communiquer avec eux ce n'était pas facile aussi nous avions regroupé ceux qui parlaient Français et qui semblaient vouloir coopérer. Ceux-ci transmettaient les consignes et s'occupaient des papiers de leurs compatriotes.

Nous leur avions demandé s'il était possible de connaître quels étaient les anciens SS. Ils nous ont répondu qu'ils nous les indiqueraient, puis ils nous ont donné l'information suivante, pour avoir confirmation il suffisait faire déshabiller les prisonniers et regarder sous les bras où devait se situer un petit tatouage qui trahissait leur appartenance aux SS »

Certains prisonniers furent occupés à aider les paysans pour les travaux des champs. C'est ainsi que, pendant quelques semaines, deux Allemands étaient conduits chaque jour à la ferme du Bousquet. Les prisonniers qui travaillaient dans les fermes étaient nourris et bien traités comme il se doit.

***

Antoine Colin à la libération Août1944

Lieutenant FFI « Roger » 23-44è Compagnie FTP

Les jugements

À ma connaissance, il n'y eu aucun règlement de compte sommaire dans les environs après la libération. Les gens accusés, furent jugés, comme celui qui trônait à la tourelle d'un char allemand pour montrer le chemin aux hommes de la Das Reich qui brûla les « Jordes » le 8 Juin 1944. Il fut condamné à mort et fusillé. D'autres furent acquittés, mais quoi que l'on puisse en penser, l'état de droit a fait ce qu'il devait faire.

Pour d'autres il fut plus difficile, de prouver leur rôle de collaborateurs. Ils avaient su retourner leur veste au dernier moment ou être suffisamment discrets pour que des preuves de leur culpabilité ne puissent êtres présentées. C'est dans cette situation, que la tentation fut grande de la part de la

résistance de se faire justice. Le sort d'un collabo de la commune fut examiné et la sentence décidée. Elle ne fut finalement pas appliquée, fort heureusement ! De l'avis même de certains protagonistes de l'époque.

Ainsi, si la vie du grand-père avait était sauvée de justesse une nuit de perquisition, celle d'un collabo à son tour avait échappé à l'exécution ! S'agissait-il justement de celui, qui avait emmené les Allemands au Bousquet cette nuit là ? Nous n'aurons pas la réponse, et c'est bien ainsi.

***

Les tondues

Il y a quelques années, dans un reportage sur les évènements de juin 1944, un fils de déporté utilisait ce terme affligeant au sujet des femmes qui avaient été tondues puis promenées dans les rues.

Notre père avait abordé cette affaire. Certaines femmes avaient été simplement les maîtresses de soldats et le plus souvent d'officiers allemands. Beaucoup avaient collaboré, dans tous les sens du terme avec l'occupant, d'autres avaient été « des cocotes » au service de l'ennemi. Il est tout à fait vrai que celles contre qui il n'existait aucune preuve de leur collaboration coupable contre leur pays et contre la résistance, ont été relaxées. Elles ont subi malgré tout, l'humiliation d'être tondues. Après la capitulation de la garnison allemande de Tulle et le départ des troupes d'occupation de la Corrèze, les maquis qui étaient engagés pour la durée de la guerre furent rassemblés à la caserne du champ de Mars et de « la Botte » *« Un jour je reçus l'ordre de promener avec l'affectation d'un groupe de soldats, les femmes tondues dans les rues de Tulle à l'occasion d'une foire. C'était une responsabilité importante parce qu'il fallait éviter que quiconque leur fasse du mal, or les gens criaient, voulaient leur jeter des objets ou s'approcher. La foule était déchaînée et capable de tout. Ce n'était pas la meilleure action qui avait été faite, mais les soldats FFI étaient en service commandé et c'était l'état d'esprit du moment. »*

***

La fête de la libération

Les troupes de la libération sont démobilisées, la vie reprend. Puis début Mai c'est la capitulation de l'Allemagne. Notre mère se souvient :

« Le jour de la capitulation de l'Allemagne en 1945 je me trouve à Issoudun chez mon frère Paul. La fête s'organise, les jeunes dansent dans les rues et viennent me chercher pour participer aux festivités. »

Curieusement, bien plus tard, elle se souvient surtout d'une rencontre… « *Dans le train pour rentrer, il y avait une jeune femme qui allait rejoindre sa mère dans la région de Brive. Elle me raconta que son frère avait été fait prisonnier en Allemagne, il avait réussi une fois à s'enfuir, mais avait été repris, elle était sans nouvelles… Elle me parla aussi de sa vie à Paris, elle habitait le quartier de Montparnasse. Elle s'étonnait de tout, se régalait du paysage, elle n'avait jamais vu de genêts en fleurs…* »

***

La vie reprend

Notre père reprend avec son frère Pierre l'atelier de menuiserie du père Moussour, ils embauchent trois apprentis, dont Henri Rebuffie son beau-frère.

Ils feront tourner l'atelier plusieurs années avant de quitter pour reprendre les exploitations agricoles, Pierre celle du Bousquet et Antoine celle des grands-parents au Mons dès que le fermier l'aura libérée. Entre temps nos parents se sont mariés comme beaucoup de jeunes gens dont les projets familiaux avaient du s'interrompre en raison des hostilités.

***

Mariage Antoine Colin et Marie Jeanne Rébuffie
La Signalade Lagarde Enval 1945

A gauche Toinet Colin et sa sœur (tante Louise) à droite sur la photo, les grands parents Rébuffie

Groupe mariage d'Antoine Colin et Marie Jeanne Rébuffie

De gauche à droite sur la photo

Devant :

Simone Rébuffie, (à noter que c'est Paul Rébuffie,
Qui prend la photo)
Julien Eyrolles,
La « Nini d'Egletons » épouse de Léon Borie, née Coudert
Anne Marie
La demoiselle d'Honneur : Paulette Terrieux
Léon Borie
Renée Eyrolles, née Meunier
?
L'oncle Courtaud du Mons

La tente Courtaud née Bouisset

Au deuxième rang :

Baptiste Borie de Cors à Beynat
?
Henri Borie de Riom
Pierre Colin du Bousquet (Pierrot)
France Barret épouse Pierre Colin
Etienne Colin
Louise meunier, née Colin
Baptiste Rébuffie
Marie Félicité Rebuffie, née Borie

Annexes

Stalingrad

L'histoire de France telle qu'elle nous est racontée d'une façon simplifiée fait peu de cas de la bataille de Stalingrad. Comme s'il s'agissait d'un événement indépendant de la bataille de France. Or, c'est la victoire de l'Armée Rouge sur les forces nazies le 2 Février 1943 qui marqua le tournant de la guerre. À dater de ce jour, l'armée de Hitler fut très affaiblie à l'Est. Pour tenir le plus possible, l'Allemagne dû se découvrir sur son front Ouest pour tenter de renforcer ses troupes en Europe centrale. De plus l'avancée inexorable de l'Armée Rouge porta un coup au moral aux forces ennemies en même temps qu'elle dopa leurs adversaires. Bien entendu cela n'enlève rien au

courage, au dévouement et au prestige des forces du débarquement allié en Normandie

***

De 1934 à la déclaration de guerre

La Résistance puise ses fondements dans la lutte contre l'émeute des ligues factieuses à Paris en Février 1934 au moment où Mussolini est au pouvoir en Italie et Hitler est déjà chancelier d'Allemagne. Ceci provoque un sursaut unitaire de toute la gauche, contre le danger fasciste, ainsi qu'un mouvement profond chez de nombreux intellectuels, face aux dangers qui menacent la démocratie. L'année 1936 voit la victoire du front populaire, alors que ses adversaires clament qu'il « valait mieux Hitler que le front populaire ».

Mais bientôt c'est la première capitulation devant l'ennemi avec la politique de non intervention en Espagne. La jeune république Espagnole crie au secours devant le danger fasciste, mais elle est abandonnée à son sort. Malgré la participation des « brigades internationales » auprès des républicains espagnols, où la classe ouvrière française, entre autres, s'illustre, Franco abat à la suite d'une guerre d'Espagne qui a duré de 1936 à 1939, cette république avec l'aide de l'aviation allemande et italienne, pendant que la France qui dispose d'une puissante aviation reste l'arme aux pieds.

Puis c'est la capitulation de Munich, par laquelle le gouvernement français s'engage pour une politique de main libre à l'Est, en France un seul parti politique, en tant que force organisée dénonce l'imposture.

Pour avoir consulté la presse d'avant-guerre, je constate que la plupart des hommes politiques Français sérieux considéraient que seule une alliance tripartite entre l'Angleterre, l'URSS et la France pourrait faire réfléchir Hitler avant de déclencher les hostilités. Cette analyse s'appuyait sur l'idée que si nous avions gagné la guerre en 1918, c'était dû au fait qu'après la révolution d'Octobre 1917 en Russie, les armées de l'Allemagne avaient eu à faire face à un autre front à l'Est, en raison du changement d'alliance ce qui lui avait été fatal malgré l'état déplorable de l'armée de l'URSS à ce moment.

En 1939 l'URSS a la réelle volonté de conclure un pacte d'assistance mutuelle tripartite avec la France et l'Angleterre, elle réclame cette entente avec insistance. Mais les négociations s'éternisent et l'Angleterre ne cesse de chercher tous les prétextes pour ne pas signer d'alliances. La France pourtant favorable à cet accord fut solidaire de l'Angleterre. Dans ce contexte l'URSS accepta la proposition de l'Allemagne d'un traité de non agression et de partage de la Pologne (clause secrète).

Après Munich, la non intervention en Espagne, le refus d'alliance tripartite, puis le traité entre l'URSS et l'Allemagne, la plupart des pays avaient cherché séparément à gagner du temps et à écarter l'échéance d'une invasion pour eux-mêmes et en rejetant sur d'autres le danger d'une agression. Ce faisant ils se présentaient désunis face au danger. C'est bien ce dont Hitler avait besoin.

En France, à la déclaration de guerre du 3 Septembre 1939, l'appareil d'état saisit le prétexte du traité entre l'URSS et l'Allemagne pour interdire le parti communiste, son journal, et destituer ses élus. Ses militants les plus connus sont poursuivis, (certains furent fusillés par la suite comme le député Gabriel Péri) ils sont obligés de se cacher. Ils deviennent des clandestins politiques. En 1940, ils continuent de dénoncer la politique de collaboration du gouvernement de Vichy.

Après la débâcle, progressivement pour ceux qui furent pourchassés de plus belle, l'organisation de la Résistance armée était la suite logique de cette situation clandestine et de leur action politique. C'est tout particulièrement vrai pour ceux qui furent obligés de se cacher comme George Guingoin que l'on a surnommé « le premier maquisard de France ». Il était parmi ceux qui étaient recherchés depuis le début par la police française, puis par la suite, à la fois par ceux qui prétendaient représenter l'état français et par l'envahisseur. Ce fut le cas de Manouchian qui, de clandestin politique devint chef de la section arménienne clandestine d'un groupe de MOI ou de Pierre

Georges (futur colonel Fabien) qui fit le premier coup de feu sur un officier allemand le 23 Août 1941 à Paris à la station de métro Barbès.

***

Table des matières

La famille du côté paternel page

Notre enfance page

Lagarde Enval page

La Grand mère Marie page

Le pain partagé page

La Jeanneton page

Les travaux des champs page

Le curé

La Patois

Le père Baptiste

Revenons chez les parents

La déclaration de guerre

La zone occupée

Les chantiers de jeunesse

La manufacture d'armes à Tulle

Le départ dans les bois

Les abattages clandestins

Le départ au camp de l'armée secrète

Mon cahier du Maquis par Lily Vergne

L'organisation du maquis

Le départ aux FTP

Les réquisitions

Les perquisitions

La propagande de Vichy

La dernière perquisition

Les fausses heures de gloire

Les liaisons dangereuses

Les parachutages

Les évadés
L’attaque de Tulle
L’embuscade de Pounot
Le témoignage du grand père Etienne
Le témoignage de Renée et Julien Eyrolles
Le sauvetage de Poumarat
Le 9 Juin 1944 à Lagarde
L’installation de la 23-44e compagnie de FTP
Le combat de Murel
Retrouvons Georges Guytard
Le témoignage de Lily Vergne
La bataille d’Egletons
La libération de la Corrèze
Les prisonniers allemands
Les jugements
Les tondues
La fête de la libération
Annexes
Stalingrad
De 1934 à la déclaration de guerre